

JOURNAL DES DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

(SUITE)

Quelque temps après le Duc signait à son tour avec le Roi de France une trêve de sept ans.

En dehors de toute paix et de toute trêve, restait le comte de St-Paul. Il avait tour à tour ou simultanément trahi tout le monde. Les deux contractants, par un article secret, convenaient :

» Que celui qui le pourroit prendre, en feroit la justice dedans huit jours, ou le rendroit à son compagnon. »

Le Connétable, sans connaître les termes précis du traité, sentait bien que sa perte était assurée. Ne sachant trop à quel saint se vouer, il s'adresse au Duc de Bourgogne, et, sous prétexte d'avoir quelque communication importante à lui faire, réclame un sauf-conduit pour se rendre auprès de sa personne. Après quelque hésitation, le sauf-conduit est accordé. Autre parchemin inutile ! Le Connétable est arrêté à Mons, et livré au Roi, c'est-à-dire à l'échafaud.

Comines ne témoigne pas une commisération exagérée pour la fin tragique, de ce grand personnage, où le peuple de Paris, qui en eut le spectacle sanglant, ne trouva matière qu'à bons mots ; mais il blâme en termes plus énergiques que ceux qu'il emploie d'ordinaire, l'acte déloyal dont le Connétable périssait victime.

« Il n'estoit nul besoin audit Duc de Bourgogne, qui estoit si grand prince et de maison si renommée et si honorable, de luy donner une seureté, pour le prendre, et fut grande cruauté de le bailler où il estoit certain de la mort... Après cette grande honte qu'il se fit, il ne mit guère à recevoir dommage. »

Dans les deux années qui suivent la mort du Connétable, Charles-le-Téméraire, en effet, sans tenir compte de quelques avertissements déjà

reçus par lui de la fortune prête à l'abandonner, se précipite de plus en plus dans la voie des folles aventures et des irrémédiables désastres. *Granson — Morat — Nancy* — Ces noms sinistres viennent successivement s'inscrire en lettres de sang dans son histoire, et le puissant Duc de Bourgogne n'est plus !

Pour frapper l'homme superbe et violent, la Justice divine n'a pas attendu l'autre vie. Ce prince, — le plus fier de la chrétienté, — mis trois fois en fuite, avec ses brillants chevaliers, par une armée d'humbles pâtres ; ce cadavre découvert à grand-peine dans la bourbe d'un étang glacé, d'où il est retiré nu, sillonné de plaies béantes, et à moitié dévoré par les loups ; quel tableau, et quel enseignement !

Comines, sans avoir vu de ses yeux les scènes curieuses ou terribles qui accompagnent cette grande chute, tenait de première main des renseignements exacts pour les décrire. La défaite de Granson, entre autres, et ses épisodes pittoresques ; le camp bourguignon, avec son luxe oriental, tombant aux mains des naïfs et ignorants montagnards de la Suisse, qui ne savent que faire de tant de richesses ; ces magnifiques tapis de Flandres débités à l'aune dans leur pauvres villages ; le plus beau des diamants alors connus, le *Sancy*, vendu pour la somme de trois écus ; mais surtout le choc épouvantable ressenti par l'orgueilleux vaincu dans les plus profondes racines de son être, à la suite de cette première et immense humiliation, sont mis sous nos yeux, de ce ton calme qui ne quitte jamais l'historien, mais à travers lequel se font jour les impressions communicatives du contemporain.

Le duc Charles, jusqu'alors, avait toujours été d'une remarquable sobriété :

« Ne buvoit point de vin et mangeoit de la » conserve de roses pour se rafraichir. »

Un grand changement se fait dans ses habitudes :

« La dite tristesse mua (changea) tant sa » complexion, qu'il lui falloit boire le vin bien fort » sans eau; et pour luy faire retirer le sang au » cœur, mettoient des étoupes ardentes dedans » des ventouses et les luy passoient en cette » chaleur à l'endroit du cœur. Et de ce propos, » vous, Monseigneur de Vienne, en sçavez plus » que moy, comme celui qui l'aydast à panser » cette maladie, et lui fistes faire la barbe qu'il » laissoit croître : et à mon advis, onques de » puis... ne fut si sage qu'auparavant. »

Cœur et cerveau, âme et corps : tout en lui était à la fois atteint.

Angelo Catho, cet archevêque de Vienne, à qui Philippe de Comines, ainsi que nous l'avons déjà vu, raconte plus spécialement ses souvenirs, avait été médecin de Charles-le-Téméraire. Un peu plus tard, nous le retrouvons dans le même emploi auprès de Louis XI.

Tandis que le dernier représentant de l'ambitieuse maison de Bourgogne voyait d'un œil de stupeur crouler sur lui la puissance, il y avait quelqu'un, par compensation, qui suivait avec une joie croissante, et, dirons-nous, haletante, les progrès d'une ruine si rapide : c'était son bon cousin, le roi de France.

Jamais les postes royales, établies par lui plusieurs années auparavant, n'avaient déployé tant d'activité. Les courriers se succédaient d'heure en heure, apportant quelque information plus ou moins complète des événements. Heureux le courtisan bien renseigné qui pouvait lui offrir dans sa primeur une nouvelle décisive : Comines a la chance de lui annoncer avant tout autre la déroute effroyable de Morat; dans son allégresse, le roi lui fait immédiatement un don de deux cents marcs d'argent. Un peu plus tard, on apprend la bataille de Nancy. La mort du duc est encore incertaine, mais sa défaite hors de doute :

« Le roy, de prime face, fut tant surpris de la » joie qu'il eut de cette nouvelle, qu'à grand » peine sceut-il quelle contenance tenir... En » voya en la ville de Tours quérir tous les capi- » taines et plusieurs autres personnages et leur » monstra ces lettres... Il ouit la messe, et puis » fit mettre la table en sa chambre, et les fit tous » dîner avec luy : et en disnant, parla toujours » de ces matières. »

Les convives affectaient une joie pareille; mais ils sentaient avec terreur le pouvoir royal tomber désormais sur leur tête de tout son poids.

« Et sçay bien, — continue Comines — que moy » et autres prismes garde comme ils disoient » et de quel appétit ceux qui estoient en ceste » table; mais à la vérité un seul par semblant ne » mangea la moitié de son saoul. »

Quant à notre auteur, le sort de son ancien

maître ne lui inspire aucune parole qui ne soit sérieuse et convenable.

« Dieu luy veuille pardonner ses péchés; je l'ay » veu grand et honorable prince... Je n'ay veu » nulle occasion pourquoy plus tost il peut avoir » encouru l'ire (la colère) de Dieu, que de ce que » toutes les grâces et bonheurs qu'il avoit receus » en ce monde, il les estimoit touz estre procedez » de son sens et de sa vertu, sans les attribuer » à Dieu. »

Cet orgueil démesuré, qui avait fini par étouffer dans Charles de Bourgogne toutes les bonnes qualités dont l'avait doué la nature, persiste jusqu'au bout. Les leçons de l'adversité sont vaines; l'orgueil reçoit-il des leçons? Il s'obstine dans son système de violence arbitraire, qui consiste à briser brutalement tout ce qui lui fait ou peut lui faire résistance. Dès ses premières disgrâces, la plupart de ses alliés, selon la coutume, se détachent de lui. Dans le peu qui lui restaient fidèles, il comptait la duchesse régente de Savoie, Yolande de France, sœur de Louis XI; mais il craint de la voir céder à la contagion de l'exemple. Que fait-il? Tandis que les squelettes des nobles Bourguignons blanchissent sur le champ de Morat, dont ils vont former le célèbre ossuaire, la duchesse et ses enfants sont, par son ordre, enlevés de Chambéry, et transportés au château de Rouvre, près de Dijon. Assez négligemment gardée, elle implore de là le secours de son frère. Louis XI, on le sait de reste, ne prenait pas le sentiment pour règle spéciale de ses actions; il avait peu à se louer d'ailleurs de cette princesse, qui, attachée aux intérêts du duc de Bourgogne, s'était montrée constamment hostile au roi. Qu'en va-t-il faire? L'abandonner sans doute à son triste sort? — Non :

« Dit qu'en un tel besoin ne voudroit faillir à » sa sœur, nonobstant leurs différends passés. »

Ainsi le conseillait apparemment la bonne politique. Il envoie donc chercher la duchesse de Savoie. Elle arrive.

« Luy-même l'alla recueillir à la porte du » Plessis-du-Parc et lui fit très-bon visage en luy » disant : « Madame la Bourguignonne, vous » soyez la très-bien venue. » Elle connut bien » qu'il ne fesoit que jouer, et répondit bien sage- » ment qu'elle estoit bonne Françoise et preste » d'obéir au roy en ce qu'il luy plairoit comman- » der. Ledit seigneur l'emmena en sa chambre » et la fit bien traiter. Vray estoit qu'il avoit très- » grande envie d'en être despesché (débarrassé). » Elle estoit très-sage, et s'entre-connoissoient » bien tous deux; et desiroit encore plus la dite » dame son parlement. »

Malgré ce désir réciproque, tout, dans la forme, se passe de la façon la mieux séante. Voici Comines en scène :

« J'eus charge du roy de ce qui étoit à faire en » cette matière. Premier, de trouver argent pour » son deffray et pour s'en retourner et des draps

» de soye, et de faire mettre par escript leur
» alliance et forme de vivre pour le temps ad-
» venir. »

C'était là le point délicat, car Yolande et Louis s'entre-connaissaient bien, comme l'auteur vient de nous le dire, et, qui pis est, se ressemblaient, étant l'un et l'autre « très-sages », c'est-à-dire, selon le langage du temps, très-habiles. Il faut croire que le sire d'Argenton ne l'était pas moins, car le traité confié à ses soins se signe de bon accord. Une difficulté assez sérieuse cependant aurait pu y mettre obstacle. La duchesse de Savoie avait deux filles, fiancées chacune à un seigneur Bourguignon. Le roi voulait la dissuader de remplir ce double engagement conclu précédemment sous les auspices de son constant ennemi.

« Elle s'en excusait sur les filles, lesquelles y
» estoient obstinées : et à la vérité elles n'y es-
» toient pas mal. »

Devant cette obstination, on se demande de nouveau ce que va faire le grand politique.

Ce qu'il fait ? Il prend prudemment son parti :

« Quand ledit seigneur connut leur vouloir, il
» y consentit. »

N'y a-t-il pas là tout un petit roman, qu'il serait facile et peut-être amusant de développer ? Le dénouement en est heureux : Louis XI agit en bon oncle, et tout se termine à la satisfaction générale.

« Après que la dite dame eust esté au dit lieu
» sept ou huit jours, le Roy et elle firent ser-
» ment ensemble d'être bons amis pour le temps
» advenir, et en furent baillées lettres d'un costé
» et de l'autre : et prit congé ladite dame du
» Roy, qui la fit bien conduire chez elle, et luy
» fit rendre ses enfants, et toutes ses places, et
» ses bagues (effets) et tout ce qui lui appartenait.
» Tous deux furent bien joyeux de départir l'un
» de l'autre, et sont demeurés depuis comme bon
» frère et bonne sœur jusqu'à la mort. »

Voilà deux membres de phrase un peu étonnés de se trouver liés ensemble, et l'auteur, qui nous montre ce bon frère et cette bonne sœur si contents de se quitter pour ne jamais se revoir, nous pardonnera tout au moins un léger sourire.

Ce que la duchesse Yolande avait de mieux à faire, du reste, de même que les autres alliés du duc de Bourgogne, c'était de se tenir, sinon en amitié, du moins en paix avec le Roi de France. La féodalité abattue venait d'expirer dans l'étang glacé de Nancy, et la puissance royale allait désormais marcher à pas continus vers son apogée.

Louis XI n'avait pas attendu la mort de l'ancienne Ligue du *Bien public* dans la personne de son chef, pour donner carrière aux aspirations de vengeance, d'ambition et de despotisme qu'il avait dû contenir jusqu'alors dans de prudentes limites. Dès qu'il peut la prévoir avec certitude, il se révèle à nous dans tout ce que son caractère a d'odieux, surtout dans cette cruauté froide, im-

placable, et parfois horriblement joviale, avec laquelle, pour arriver à ses fins, il torturait ou immolait des existences humaines. Quant au reste, si nous osions, de notre autorité privée, donner à si fameux personnage un surnom familier, ce serait celui qui porte l'un des héros des contes de Perrault : *Riches-en-Cautèles*.

Réunir à la Couronne les territoires qui en avaient été séparés ; greffer sur le tronc français tout le vaste héritage de la branche de Bourgogne, par le mariage de la fille unique du feu duc avec le Dauphin, malheureusement trop jeune : c'étaient-là, il est vrai, de grandes et habiles vues. L'histoire nous expose en détail tout le mouvement politique qui s'y rapporte ; quelque intérêt qu'il présente, dans sa marche générale comme dans ses épisodes particuliers, nous le laissons de côté, le tableau étant trop vaste pour prendre place ici. Maintes fois des plumes de premier ordre l'ont tracé ; parmi les renseignements interrogés par elles figurent les mémoires de Comines, avec d'autant plus de raison que l'auteur est activement mêlé, comme en bien d'autres occasions, à l'œuvre de Louis XI. Son utile spécialité de dire « des mots en l'oreille » y trouve un large emploi.

Cependant l'adroit négociateur n'obtient pas du Roi, sur ce point, toute la justice qu'il devait en attendre. Louis XI le raille sur la lenteur de ses succès ; il comptait davantage sur ceux de son célèbre barbier, Olivier le Dain ou le Diable, qu'il venait d'envoyer en mission diplomatique à Gand, séjour — ou plutôt prison — de mademoiselle de Bourgogne, sa chère filleule. Comines paraît médiocrement flatté de la comparaison.

« Je disnay avec luy comme j'avois accoustumé,
» car son plaisir estoit que toujours mangeoient
» sept ou huit personnes à sa table pour le moins,
» et aucunes fois beaucoup plus... Il ne m'appar-
» tenoit de parler contre son plaisir, mais je luy
» dis que je doubtois que maistre Olivier et les
» autres qu'il avoit nommés ne chevroient point
» (ne viendroient pas à bout) aisément de ces
» grandes villes comme ils pensoient. »

C'est avec une certaine satisfaction, on le sent, que le sire d'Argenton raconte ensuite la honteuse déconvenue de ce « maistre Olivier, » si présomptueux et si incapable, près des Gantois et de Marie de Bourgogne. Lui, grand seigneur et courtisan de haute volée, il ne peut s'empêcher de blâmer, quoique toujours avec douceur, la manie qui portait le roi à s'entourer de gens de petite condition, et à leur confier le soin de ses affaires.

Les six années qui s'écoulent entre la mort de Charles-le-Téméraire et celle de Louis XI, sont remplies par des expéditions diplomatiques ou militaires, toutes dirigées vers un même but. Parmi les incidents qui s'y produisent, nous rappellerons seulement la scène si pathétique et si connue où la noble orpheline de Bourgogne,

accourant tout échevelée, tout éplorée, toute suppliante, sur la place publique de Gand, demande à mains jointes et en vain au peuple flamand la grâce de ses fidèles conseillers, le chancelier Hugonet et le sire d'Himbercourt, trainés sous ses yeux à l'échafaud, comme vendus au Roi de France. Peu de temps après, son mariage avec Maximilien d'Autriche vient déconcerter les calculs de Louis XI, et l'oblige à changer de visées.

Au milieu de ces événements, la faveur dont Comines jouissait auprès du roi subit une éclipse, pour une cause que l'auteur n'indique qu'assez obscurément. Tandis qu'on prenait à main armée possession de la Bourgogne, accusé de certaines intelligences cachées avec les bourgeois de Dijon, et, dit-il « pour quelque autre petite suspicion », ce confident si apprécié de Louis XI est subitement éloigné de la Cour et envoyé en mission à Florence, où Laurent de Médicis venait à peine d'échapper à la conspiration des Pazzi. Parfaitement accueilli en Italie, il y réside un an; après quoi, « la petite suspicion » étant apparemment dissipée, Comines est rappelé auprès du roi :

« Me fit bonne chère (mine) et bon accueil, et m'entremet de ses affaires plus que jamais, moy couchant avec luy, combien que je n'en fusse digne, et qu'il en avoit assez d'autres plus idoines (qualifiés pour cela). Mais il estoit si sage que l'on ne pouvoit faillir avec luy, moyen- nant que l'on luy obéyst à ce qu'il commandoit, sans y rien ajouter du sien. »

Qu'y a-t-il dans cette observation? Naïveté ou malice? — La naïveté n'est guère à l'usage des têtes politiques.

« Si Dieu — poursuit Comines un peu plus loin — luy eust donné la grâce de vivre encore enq ou six ans, sans estre trop pressé de madie, il eust fait beaucoup de bien à son dit royaume. Aussi l'avoit-il fort oppressé, et plus que ne fit jamais roi. »

Cet esprit organisateur, maître désormais d'un pouvoir incontesté, méditait de sages réformes : l'uniformité des poids et mesures, l'amélioration du système judiciaire, la rédaction d'un code unique : tels étaient, entre autres, ses projets. Pour les accomplir, il a fallu trois siècles et la plus terrible des révolutions : tant le plus simple progrès coûte de temps et de peines!

Quant à Louis XI, la Providence ne comptait pas lui permettre d'expier ainsi, à l'égard du pauvre peuple de France, le mal par le bien : elle lui préparait une autre expiation. Au dehors, tout semblait lui sourire; sa route se déblayait chaque jour d'un obstacle ou d'un ennemi; mais, comme Charles-le-Téméraire, Louis XI allait se charger lui-même de son châtimement, et le trouver, comme lui, dans les conséquences de son caractère et de ses actes.

« Il commençoitjà à vieillir et devenoit malade », nous dit son historien.

Quatre ans après la mort de son rival, une première attaque d'apoplexie vient frapper le roi, dans un petit village de Touraine, où il avait eu la fantaisie d'aller entendre la messe. Il était à table; les serviteurs qui l'entourent, tout effrayés, le portent près du feu, et, croyant bien faire, tiennent les fenêtres strictement closes, malgré les efforts du malade pour s'y trainer et y aspirer de l'air. Son médecin arrive : c'était cet Angelo Catho, naguère attaché à la maison du duc de Bourgogne. Les fenêtres s'ouvrent, des soins plus intelligents le rendent à la vie; il peut enfin monter à cheval et regagner la ville voisine. Sur un ordre muet donné par lui, Comines, qui se trouvait dans sa terre d'Argenton, à une dizaine de lieues de là, est aussitôt mandé.

« Quand j'arrivay, je le trouvay à table. Il me fit signe que je couchasse dans sa chambre; il ne formoit guère de mots. Je le servis pendant l'espace de quarante jours, à la table et à l'entour de sa personne, comme valet de chambre, ce que je tenois à grand honneur, et y estois bien tenu... Luy sembloit que nul ne l'entendoit si bien que moy, par quoy vouloit que je me tinsses toujours auprès de luy. Se confessa à l'official, moy présent, car autrement ne se fussent entendus. »

Assister et servir d'interprète à la confession de Louis XI, quelle tâche!

L'état du roi s'étant amélioré, il veut savoir quels sont les malavisés qui l'ont tenu malgré lui loin des fenêtres. On les lui nomme, tous sont immédiatement chassés de sa maison. Au dire de Comines, il affectait en cela plus de courroux qu'il n'en ressentait réellement.

« Le principal fond de cette matière qui le mouvoit, estoit de peur qu'on ne le poussist maîtriser en toutes choses, comme en expédition de ses affaires, sous couleur de dire que son sens ne fust pas bon ni suffisant. »

Son sens demeurerait très-bon, bien qu'à partir de là, et surtout après une seconde attaque qui vient le frapper l'année suivante, sa santé ne fit plus que languir; mais, à mesure que déclinaient ses forces physiques, croissaient, en raison inverse, les plus tristes dispositions de sa nature. Il va et vient encore dans son royaume, il passe même un mois tout entier à Argenton, — honneur sans pareil pour le seigneur du lieu! Il y tombe malade, tente un pèlerinage et regagne enfin, pour n'en plus sortir, les murs du célèbre château qui paraît avoir été en tout temps sa résidence de prédilection. La lampe, près de s'éteindre, jette de là des lueurs de plus en plus sinistres, et à cette dernière période de sa vie se rattachent particulièrement les sombres légendes que rappelle le nom de Plessis-lez-Tours. Philippe de Comines nous fait suivre heure par heure, pour ainsi dire, cette sombre agonie :

« S'enfermoit fort et tellement que peu de gens le voyoient, et entra en merveilleuse suspicion de tout le monde, et en peine, craignant que l'on ne luy ostat ou luy diminuast son autorité... Il savoit n'estre point aymé des grands personnages du royaume, ni de beaucoup de menus : et si avoit plus chargé le peuple que roy ne fit, combien qu'il eust bon vouloir de les descharger, comme j'ay dit ailleurs, mais il devoit commencer plus tost. »

L'auteur continue de nous montrer le vieux renard malade, confiné dans sa tanière; les archers montant la garde jour et nuit à la porte et arpentant les cours; les treillis, les broches et les barreaux de fer hérissant les remparts.

« Ainsi fit faire moyneaux tous de fer bien épais, en lieu par où on pouvoit tirer à son aise,

» et estoit chose bien triomphante, et cousta plus de vingt mille francs. »

Le voilà bien gardé contre toute surprise du dehors; mais un ennemi s'avançait pas à pas, qui se riait des archers, des barreaux, des broches et des moyneaux de fer : — la Mort!

Pour se défendre contre elle, il ne néglige rien. A son principal médecin, Coictier, il donne dix mille écus par mois; il recourt avec angoisse aux prières du saint et pauvre ermite François de Paule, qu'il envoie chercher au fond de la Calabre; il multiplie les vœux, il redouble de libéralités envers les couvents : rien n'y fait.

« Il sembloit à le voir, mieux homme mort que vif, tant estoit maigre, ne jamais homme ne l'eust creu. »

APHÉLIE URBAIN.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VALENCE ET VALLADOLID

PAR M. ANTOINE DE LATOUR (1)

Depuis longtemps, nous avions le désir de parler dans ce Journal de la femme illustre que l'Espagne vient de perdre, et qui, sous le nom de Fernan Caballero, a produit tant d'œuvres charmantes, marquées du double sceau du patriotisme et de la foi. Nous avions peu de détails sur elle et nous attendions : M. de Latour vient de combler cette lacune regrettable; il dédie son nouvel ouvrage *A la mémoire de Fernan Caballero*, et, dans quelques pages émues, il parle d'elle en ami qui l'a bien connue, en admirateur qui a hautement apprécié ses œuvres. Nous lui emprunterons quelques passages de cette trop courte biographie.

« Cécilia Bohl de Faber, fille d'un érudit allemand qui a rendu de vrais services à la littérature espagnole, était née en Suisse en 1797; elle fut, toute jeune, amenée en Espagne, la vraie patrie de son âme et de son génie... Elle entra assez tard dans la carrière des lettres; mais, du premier coup, elle y marqua sa place par un chef-d'œuvre : la *Giariota*. Chaque année, depuis, ajouta à la

liste de ses créations : *Clémencia*, la *Famille Alvareda*, *Pauvre Dolorès*, *Se taire durant la Vie et pardonner en mourant*, la *Dernière Consolation*, *L'Étoile de Vaudalia*, *Simon Verde*, les *Dettes acquittées*, etc., etc. On nomme ici au hasard et sans ordre les plus connus de ces admirables récits.

» Fernan Caballero, qui n'aimait pas les révolutions, en avait fait une sans le savoir, dans le roman espagnol. A part le *Don Quichotte*, qui n'est pas seulement le roman de l'Espagne, mais l'Espagne elle-même, le pays de Quevedo et de Hurtado de Mendoza ne possédait naguère que ce qu'on appelle le roman picaresque, celui qui s'oublie volontiers dans les bas-fonds des mœurs populaires. Fernan Caballero, par l'inspiration naturelle d'une âme noble, par les ressources infinies d'une observation sûre, par cet art de bien voir et de mieux dire, qui est le don inné des femmes supérieures, Fernan sut amener ce tableau de l'existence humaine à la hauteur d'un drame chaste et passionné, et y élever jusqu'à l'idéal les situations ordinaires de la vie. Ce talent de peindre et de raconter, elle sut le produire et le maintenir dans un milieu plein de poésie et de vérité tout ensemble et elle excellait d'autant mieux à le rendre que, bien qu'elle y

(1) Chez Plon. Rue Garancière, 10. — Fort volume : prix, 4 fr., franc.

eût passé la plus grande partie de sa vie, elle y était venue d'ailleurs et après avoir subi d'autres influences. Disons aussi quelle âme haute et andide, quelle adorable personnalité se cachaient sous ce charmant génie. On le disait bien dans toute l'Espagne, que cet admirable conteur, ce séduisant écrivain, ce fécond trouveur de scènes rustiques, de drames populaires, c'était une femme, qu'elle s'appelait de tel nom et demeurait dans tel logis, mais elle était si ingénieuse à s'effacer qu'il n'y avait que ses amis pour savoir ce que dans cette femme il se dérobaient de rare bonté, de grâce originale, de foi vive et sincère, de charité tendre et naïve; pour savoir, par exemple, que si on ne la rencontrait presque jamais en voiture, c'était qu'elle ne pouvait souffrir de voir frapper un animal. Jugez par là si les étrangers avaient chance de l'apercevoir à un combat de taureaux!... il fallait jouir des qualités si diverses de Dona Cecilia, de son aimable commerce, de sa conversation brillante et variée, sans avoir l'air de se douter qu'il y eût, pour ainsi dire, en elle un autre personnage qu'une dame du meilleur monde et l'égale des plus nobles.... »

Cet aimable portrait donne envie de lire tous les ouvrages de Fernan Caballero : quelques-uns ont été traduits en français, mais je les soupçonne d'avoir été trahis plutôt que traduits et M. de La Tour, qui connaît et aime l'Espagne comme il aime et connaît la France, devrait donner droit de cité à ces petits chefs-d'œuvre, en les traduisant avec leurs grâces naturelles et leur originale simplicité.

Son livre, à lui, est intéressant depuis la première page jusqu'à la dernière, et, selon sa méthode excellente et amusante, il mêle l'étude au voyage, les souvenirs du passé à la contemplation des monuments et de la nature. Il décrit Valence, la ville du Cid, il en décrit les mosquées devenues églises, les anciens tribunaux, les palais et surtout les beautés naturelles, car Valence et ses environs sont le jardin de l'Espagne; le nom du Cid, celui de Jacques d'Aragon, celui même des Maures, ajoutent une vive poésie à ces tableaux variés. De Valence, le voyageur se rend à Sagonte, la ville héroïque, qui s'appelle aujourd'hui Marviedro, ou plutôt qui a repris son antique nom de Sagonte, souvenir de la lutte désespérée que ses habitants soutinrent contre Carthage; et après Sagonte, Numance dont Scipion triompha, mais qui triompha, de Scipion par sa constance inébranlable. A Valladolid, il parcourt les rues antiques et raconte les vieilles annales : tous les souvenirs de la monarchie espagnole, jusqu'à Philippe II, sont attachés à cette ville antique, et celui de Colomb y plane également : c'est là qu'il mourut en chrétien, mais gardant toujours sous ses yeux, près de son lit, les chaînes dont Bobadilla avait lié ces mains qui à Castille et à Léon donnèrent un monde nouveau. M. de

La Tour a raconté également sur Cervantes, autre génie malheureux, des particularités intéressantes; il a fouillé l'histoire du blessé de Lépante, du prisonnier des Barbaresques, qui, oublié et dédaigné par ses contemporains, se vengea en se moquant de tout ce qui ressemblait au courage, à la générosité, au dévouement chevaleresque. Je me figure que Don Quichotte, c'est Miguel Cervantes dans sa jeunesse et la fleur de ses illusions. Comme il en a appelé depuis la balle des Turcs et le fouet des pirates algériens et comme il se moque tristement de sa propre bonne foi !

Le volume se termine par deux chapitres fort amusants. Le premier est consacré à la *Nonne Alferes*, dont l'histoire est populaire en Espagne, et j'avoue que M. de La Tour me semble trop indulgent pour cette fille sanguinaire : échappée de son couvent où elle achevait son noviciat. Catalina de Eranso s'habille en homme; elle est tour à tour domestique, page, muletier, et, enfin, soldat. Elle gagne ses grades par sa bravoure, mais dans les querelles et les duels, si fréquents au *xvii^e* siècle, elle montre une violence, un amour du sang qui enlèvent tout prestige à sa vaillance; elle tue en duel son propre frère, sans compter les autres; elle mène, sans que, pendant longtemps, on ait connu son sexe, une vie d'aventures; la justice indulgente ne la poursuit guère, ses contemporains l'admirent, et l'on peut croire que cette fille cruelle a fini sa vie en paix. Le second chapitre est la description d'une contrée singulière, dont on a même nié l'existence, la vallée des Battuécas, qui, renfermée dans de hautes et presque infranchissables montagnes, non loin de Salamanque, fut ignorée pendant des siècles. Deux serviteurs du duc d'Albe y pénétrèrent et y trouvèrent des hommes qui ignoraient profondément qu'il y eût quelque chose au delà des monts qui les enserraient; ces hommes avaient une civilisation, un culte et une langue à eux. Leur patrie étant d'un accès dangereux, on y pénétra peu, à l'heure qu'il est, les Battuécas sont encore fort ignorés de la plupart des Espagnols, et on lira avec beaucoup d'intérêt le récit du voyage qu'une noble dame, des prêtres, plusieurs cavaliers et des domestiques, entreprirent dans ces lieux sauvages. Ce récit est un des plus agréables du volume.

Valence et Valladolid plairont à nos lectrices; c'est un livre fait pour tous les esprits délicats.

M. B.

LA SANTÉ DE L'ENFANT

PAR LE DOCTEUR A. GODLESKI (1)

On lit, dans les rapports de statistique sur les

(1) Un petit volume. Chez Octave Doin, 8, place de l'Odéon, Paris. — 2 fr. 50., franco.

naissances et sur la mortalité, que l'inexpérience, l'ignorance des jeunes mères condamnent beaucoup de pauvres petits enfants à la mort : cela est vrai pour les indigents, cela est vrai même pour les riches : la jeune fille qui se marie, si instruite qu'elle soit, ignore profondément, d'ordinaire, l'hygiène et les précautions qui doivent entourer

un nouveau-né, et les premiers soins que la maladie imprévue d'un enfant peut réclamer. Le petit volume que nous annonçons, clair, exact, minutieux, sera un excellent guide pour les jeunes mères de famille, et c'est à ce titre que nous le leur signalons.

M. B.

LA LECTURE UTILE

(SUITE)

III

Dès qu'on a, dans ce monde infini de toutes les lectures possibles, mis à part les connaissances techniques destinées à répondre à des goûts ou à des devoirs spéciaux, ce qui reste peut aisément, malgré son étendue et sa complication apparente, se ramener à un petit nombre de catégories qui ne laissent rien en dehors d'elles.

Dès que nous voulons éviter le terrible inconvénient d'être *cet homme d'un seul livre*, dont les moralistes se défient à bon droit, dès qu'au lieu de nous laisser aller à tout ignorer pour mieux connaître un seul et unique chapitre du savoir humain, nous avons compris l'opportunité de réagir contre cet esprit d'exclusion, il nous reste à apprendre encore le monde intérieur de la pensée humaine et le monde extérieur des faits matériels. Nous avons besoin de savoir, et ce qui se passe en nous, et ce qui se passe hors de nous.

Se connaître soi-même, c'est, par une étrange contradiction, la plus précieuse et la moins recherchée des connaissances ; c'est en même temps celle que nous nous vantons le plus volontiers d'avoir et que nous nous mettons le moins en peine d'acquérir.

Nous ne manquons guère, dans les rapports les plus délicats aussi bien que dans les conversations les plus simples de notre vie, de prétendre à une sorte d'infailibilité, lorsqu'il s'agit de conjecturer les sentiments les plus secrets et les pensées les plus intimes des personnes avec lesquelles nous nous trouvons en rapport. Nous n'admettons pas qu'en dépit de toute leur diplomatie, elles puissent en effet se dérober à notre perspicacité ; et cependant la plupart d'entre

nous n'ont guère pris le temps de réfléchir à ce dédale de mystères qui se cachent dans les profondeurs incalculables du cœur humain.

Nous aurions beaucoup à gagner, pour la conduite de notre vie, à regarder d'un peu plus près ce que nous n'hésitons pas, au besoin, à affirmer avec tant de hardiesse. Ce monde de l'âme est d'un accès facile, puisque nous le portons au dedans de nous, et la connaissance nous en est bien nécessaire, puisqu'elle est le fondement et la règle de notre conduite.

Des lectures bien dirigées n'aboutiraient ici à rien moins qu'à nous donner l'expérience de la vie, sans nous en faire payer les leçons.

Tous les ouvrages qui se rapportent à la connaissance de nous-mêmes et prétendent nous enseigner le secret de notre propre cœur se divisent en deux catégories, auxquelles on ne permettra de donner, non sans quelques risque de paraître affecté, les noms de *représentation concrète* et de *analyse abstraite du cœur humain*.

De même qu'on peut considérer dans une action quelconque de l'homme les mouvements qui la constituent et les motifs qui la conseillent, les conséquences qui la suivent et les pensées qui la précèdent, l'acte matériel d'un soufflet comme aussi l'injure qui l'a provoqué, on peut de même, pour faire connaissance avec l'homme, l'envisager tour à tour tel qu'il se déploie dans les relations de la vie extérieure, ou tel qu'il se concentre dans les méditations de sa pensée secrète.

Ce qui fait la réalité du monde et de la société, c'est précisément ce tissu constant de paroles, de répliques, de mouvements visibles et déterminés, qui se répondent les uns aux autres. Les phénomènes internes du monde moral éclatent ainsi au dehors d'une façon continue. Écou-

ter les entretiens d'une personne ou assister assidûment au spectacle de sa conduite, c'est, sans aucun doute, surprendre les secrets de son cœur et la raison d'être de sa vie.

C'est là ce que nous avons appelé l'étude concrète, la représentation concrète du cœur humain.

Elle consiste, comme on le voit, à prendre l'individu tel qu'il est, dans l'intégrité de son ensemble, pour nous le donner tout à la fois à connaître et à juger.

Toutefois la vie de chaque homme, prise dans la suite de ses jours et de ses heures, offre bien rarement un assez grand nombre de faits saillants et significatifs pour suffire aux exigences de notre curiosité. Beaucoup d'actions, lorsqu'on les prend ainsi par le dehors, ne présentent pas à la pensée de valeur morale. Elles paraissent naître elles-mêmes de la nécessité, échapper à notre étourderie, sortir de quelque hasard.

La littérature qui a entrepris de nous donner en quelque sorte la représentation plastique de l'humanité, a recours à une autre ressource pour donner plus de relief à nos faits et gestes, et pour rendre plus palpitantes les existences qu'elle a entrepris de nous raconter. Désespérant de trouver dans le monde des combinaisons d'actions réelles, capables de répondre à nos désirs et à notre attente, elle a pris le parti de les inventer.

De là le roman et le théâtre.

Mais ici je passe outre, dans le dessein de consacrer plus bas un chapitre spécial à ce genre de lecteurs malheureusement si répandu de nos jours.

IV

Il n'est pas besoin de dire que la lecture des romans et des pièces de théâtre, ou l'habitude d'assister aux représentations dramatiques, ne demande aux esprits absolument aucun effort.

Il n'en est pas de même des livres [qui renferment ce que nous avons appelé l'*analyse abstraite du cœur humain*].

En supposant même que l'esprit cherche toujours la signification morale des faits dont on lui apporte la représentation ou le récit, il n'en est pas moins certain que le dernier mot de ces faits et de ces actions se trouve, en définitive, dans le fond même de notre âme. Dès lors, ne serait-il pas plus simple, au lieu de s'en tenir à l'arbitraire des conjectures, au lieu de disperser son attention sur tant d'événements extérieurs, d'aller droit à l'âme où s'élaborent les desseins de la vie, où se cache le ressort et git la force motrice de notre volonté.

Ce retour de l'âme sur elle-même s'accomplit par le double procédé de la réflexion philosophique et de la méditation morale.

Les philosophes ont entrepris de nous ramener au dedans de nous-mêmes et de nous initier au mécanisme de notre propre esprit.

Pour parvenir à ce résultat, les uns nous en-

seignent leur méthode et nous font recommencer avec eux leur travail : les autres se contentent de nous communiquer le fruit de leurs observations et de nous transmettre ce qu'ils ont eux-mêmes découvert.

Il est bien peu de personnes qui aient le courage d'aborder les philosophes proprement dits, et d'entreprendre la lecture des ouvrages considérés comme techniques dans cet ordre d'idées. Cette abstention est regrettable, d'autant plus regrettable qu'elle repose sur un préjugé et sur une fausse analogie.

Dès qu'on parle d'un ouvrage technique, on ne peut s'empêcher de songer à un livre qui demande, pour être compris, des études préparatoires et des connaissances spéciales. Nous aurions assez mauvaise grâce, si nous sommes absolument étrangers aux mathématiques, de prétendre nous intéresser à quelque mémoire transcendental sur la mécanique ou sur l'algèbre. Il faudrait pour en tirer quelque fruit, seulement pour lui trouver quelque sens, être au moins initié aux signes de la notation, et connaître les théorèmes fondamentaux sur lesquels repose toute l'économie de ce genre de raisonnements.

Il en est de même pour presque toutes les sciences, et ce raisonnement trouve son application dans la plupart d'entre elles.

Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y a exception formelle pour la philosophie.

Ici, il n'est absolument pas besoin d'être du métier et d'avoir fait des études techniques sous la direction d'un maître. Il n'est pas nécessaire de s'être familiarisé avec un langage à part, ni de s'être muni d'un certain nombre de données préalables. Il suffit d'apporter à la lecture des plus grands génies la simple réflexion et le simple bon sens. Ici, pas d'expériences délicates à mener à bout, pas de documents à se procurer, pas de théorèmes à savoir. Chacun de nous porte au dedans de lui-même la totalité de l'objet qu'il s'agit de connaître et la plénitude des facultés que peut requérir cette étude.

Je m'assure que si beaucoup de personnes du monde que je vois parler des ouvrages philosophiques avec tant de défiance et parfois de dédain, consentaient à les ouvrir afin d'en juger par elles-mêmes, elles ne tarderaient pas à revenir de leur opinion. Elles éprouveraient bien vite combien, malgré leur renommée de subtilité et de ténacité, la plupart des philosophes sont facilement pénétrables même à une intelligence ordinaire. Elles reconnaîtraient qu'en dépit des systèmes dont l'orgueil ou la confiance de ces grands esprits s'est laissé si souvent prévenir, leurs doctrines, même les plus exagérées et les moins soutenables, ne laissent pas de renfermer des remarques précieuses, des observations pleines d'intérêt et de portée sur le fond de notre nature, ses procédés de développement, les limites où il faut

s'arrêter et les écueils dont elle doit se garantir.

A côté des philosophes proprement dits qui appliquent à leurs recherches la méthode et à leurs expositions les procédés de la science, viennent se placer ceux auxquels on donne plus communément le nom de moralistes.

Ceux-là, au lieu de procéder à une dissection scientifique de notre cœur, se bornent à nous en raconter et à nous en décrire les mouvements intérieurs. Eux aussi, ils font de la science par l'observation, mais non plus par la théorie. Au lieu de montrer, comme on le fait dans le roman ou au théâtre, la passion éclatant dans les violences qu'elle conseille, ou la dissimulation cachée dans les intrigues qu'elle prépare, la philosophie morale laisse de côté les faits particuliers des existences individuelles, pour ne s'attacher qu'aux traits généraux des caractères, et nous apprendre ainsi sur l'humanité ce qui, dans une mesure inégale, se retrouve vrai de chacun d'entre nous.

V

Je distingue la méditation morale de la morale proprement dite ou morale philosophique.

La méditation morale a un but religieux ; elle constitue ce qu'on appelle la lecture spirituelle, et la lecture spirituelle elle-même ne doit pas être confondue avec la prière.

Une œuvre de méditation morale, spirituelle, religieuse, quel que soit, suivant la nuance de l'auteur, le nom que l'on veuille préférer, consiste dans une étude intérieure, destinée sans doute, si l'on veut le prendre ainsi, à nous éclairer encore sur nous-mêmes, mais dans le but spécial et avoué de fortifier notre vertu et non pas de satisfaire notre curiosité. De là le caractère éminemment pratique et sévère de toute cette réflexion. Ce n'est pas autre chose, dans le fond, qu'un examen de conscience par écrit.

Indépendamment de ce que la piété et la vertu peuvent tirer de cette pratique, il est permis de faire remarquer, même à un point de vue purement humain, tout ce qu'y gagne la connaissance de nous-mêmes.

Les personnes pieuses qui, dans le but de veiller plus attentivement sur elles-mêmes, ont pris l'habitude de ne jamais laisser passer une journée, sans se demander un compte sévère de leurs actions et des motifs qui les ont inspirées, finissent par acquérir une véritable supériorité psychologique. Elles prennent l'habitude d'analyser le cœur humain. Comme elles ne laissent rien passer au dedans d'elles-mêmes sans s'efforcer de l'apercevoir et sans prendre la peine de le démêler, elles finissent par acquérir, non pas seulement en ce qui les concerne, mais aussi vis-à-vis des autres hommes, une perspicacité extraordinaire. C'est ainsi qu'il arrive à des natures simples et incapables en apparence de tant de pénétration, de saisir avec une justesse presque infailible les moindres nuances et les moindres fluctuations des caractères.

C'est ainsi que la lecture des maîtres de la vie spirituelle, considérée même à un point de vue purement profane, contribue d'une façon singulière à l'avancement de notre esprit.

Il n'arrive plus ici, comme pour les créations du roman et du théâtre, qu'une partie de notre attention se disperse sur des événements et des personnages imaginaires. On n'a pas non plus affaire à des cas exceptionnels, ne conservant plus qu'un rapport lointain avec les faits ordinaires de notre vie. Ici, tout porte, tout aboutit. Le soin de tirer du récit la leçon morale applicable à notre conduite n'est plus abandonné à notre faiblesse et à notre inattention. L'auteur nous a épargné cette peine.

Ce qui assure avant tout l'effet utile de ces graves études, c'est que, même dans les exemples les plus particuliers, elles ne cessent pas de considérer l'homme lui-même et ce qu'il y a en lui de général et d'universel. Les moindres incidents prennent ainsi, grâce au point de vue sous lequel on les envisage, une signification supérieure. Comme l'écrivain n'a considéré dans notre nature que ses traits essentiels et permanents, il se trouve que ces leçons s'adressent, en effet, à chaque individu, comme si elles étaient écrites pour lui seul. Il faut avoir ici le courage de reconnaître la vérité, bien qu'elle ne soit pas à notre avantage. Ne serait-ce point un certain sentiment secret de cette utilité trop immédiate qui nous rend peu sympathiques aux lectures de cette sorte, au moins autant que l'effort dont nous avons besoin pour en venir à bout ? A moins d'avoir pris, d'une façon sérieuse, la résolution de nous rendre meilleurs, à moins d'avoir commencé ce travail et d'éprouver un certain charme à s'y sentir aidé et encouragé, nous n'avons, en général, qu'un attrait médiocre pour tous ces auteurs qui veulent nous rendre parfaits. Nous les traitons comme ces amis dont on respecte la personne et dont on goûte l'entretien, mais sans beaucoup aimer à leur demander des conseils pour les occasions graves où ils voudraient nous persuader trop de dévouement et de sacrifices. De même ici je ne puis me défendre d'avoir une meilleure opinion des intelligences que des cœurs. Ces lectures sérieuses que nous sommes si prompts à regarder comme inaccessibles pour nos facultés et à déclarer impraticables, n'ont rien, dans le fond, qui puisse décourager ni ralentir notre attention. Il suffit d'y avoir jeté les yeux, même en passant, pour se sentir dominé par l'intérêt qu'elles excitent. Mais nous aimons mieux nous accuser d'étourderie et calomnier notre esprit que d'avouer, à notre plus grande honte, la faiblesse de notre caractère et ce déplorable parti pris de lâcheté, qui nous fait non plus désirer, mais craindre véritablement de devenir meilleurs.

ANTONIN RONDELET.

(A suivre.)

SŒUR MARIE

(SUITE ET FIN)

Elle éclata de rire, puis soudain devenant sérieuse :

« Je vais prier, dit-elle, avec ma bonne Antoinette qui m'attend au pavillon. »

M. de Vergranne leva la tête.

— Oh ! oh ! répliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie, c'est une autre affaire et c'est de mademoiselle des Andrays qu'il faut vous défier. Gardez bien votre libre arbitre, ma belle filleule, ne vous laissez pas emmener au couvent.

— Mon cher parrain, Antoinette assure que le bonheur est là, cependant.

— Fort bien, croyez-la sur parole, n'y allez pas voir, Marcelinette. »

Elle rit de nouveau et voulut s'enfuir ; il la rappela encore.

« Vraiment, dit-il, je ne puis vous permettre de courir seule dans les bois ; tout fatigué que je suis, il faut que je vous accompagne. »

— Mais, mon cher parrain, je ne serai pas seule ; voici la lisière de la forêt : le fermier Guillaume et sa femme sont occupés dans les trèfles, tout près ; si vous les appelez, ils pourraient vous répondre ; je les ai aperçus ce matin quand nous avons passé, et j'arriverai au pavillon sans qu'ils me perdent de vue ; je ne souffrirai donc pas que vous alliez plus loin, et je serai de retour avant que vous ayez terminé votre esquisse.

Elle fit en courant une centaine de pas et se trouva sur la route. Là, elle se croisa presque avec un char-à-bancs conduit par un jeune villageois en sabots. Derrière le petit rustre, était assise une dame vêtue de deuil avec une simplicité austère.

En apercevant Marcelle, le paysan arrêta son cheval, sauta lourdement à terre, parla à la dame qui descendit à son tour et s'efforça de rejoindre la jeune fille. Voyant venir à elle cette femme âgée déjà, qui marchait vite et péniblement, Marcelle resta immobile au milieu du chemin, n'osant aller à la rencontre d'une étrangère et ne voulant pas non plus l'éviter.

« C'est bien mademoiselle des Andrays que j'ai l'honneur de saluer ? lui dit la voyageuse avec un accent alsacien très-prononcé. »

— Oui, madame, répondit-elle surprise.

— J'allais vous faire visite, mademoiselle ; j'ar-

rive de Strasbourg, je suis descendue à la gare voisine, et ce jeune homme me conduisait au château des Andrays. »

Marcelle embarrassée regarda la voiture.

« Il ne m'est pas possible de retourner au château maintenant, dit-elle ; mais s'il vous plaisait, madame, d'aller m'y attendre... »

— Oh ! non, repartit l'étrangère, je ne veux point être indiscreète. Puisque j'ai l'avantage de vous rencontrer, je ne prendrai point la liberté de me présenter chez vous. J'ai une prière à vous faire, mais je puis parler ici si vous avez le loisir de m'entendre. »

La jeune fille, de plus en plus surprise, conduisit cette femme sur un tertre gazonné, où elles s'assirent toutes deux à une certaine distance du petit villageois, qui tournait autour du char et les regardait du coin de l'œil.

« Mademoiselle, reprit la vieille dame, je suis une parente de Lenore et de Charlotte... »

— Lenore et Charlotte ! répéta Marcelle vaguement inquiète.

— Oui, mademoiselle. Vous savez que Charlotte devait s'établir avantagement, et que l'oncle de son fiancé s'est opposé au mariage. Cela a porté un coup terrible à la pauvre enfant et au jeune homme, qui l'aimait... qui l'aime encore. Tous deux ont rempli courageusement leur devoir, se sont soumis à la volonté de l'oncle inflexible, mais Charlotte ne se console point... »

Marcelle regarda cette femme avec une surprise mêlée d'épouvante.

« Pourquoi me dites-vous ces choses ? balbutia-t-elle. Je ne vous comprends pas. Que puis-je faire pour votre jeune parente ? »

La dame alsacienne parut étonnée à son tour ; évidemment elle attendait une autre réponse, et ce fut avec une hésitation marquée qu'elle reprit :

« Permettez que j'achève, mademoiselle, alors vous comprendrez et vous vous intéresserez, je l'espère, à la malheureuse Charlotte. Vous n'ignorez point qu'elle et sa sœur étaient pauvres, très-pauvres. Je leur avais fait une petite rente qui était leur unique ressource ; mais depuis quelques semaines leur position a bien changé. »

Ici la voix manqua à l'étrangère qui fondit en larmes, tandis que Marcelle stupéfaite la regardait silencieusement.

« J'avais une fille unique et adorée, reprit la voyageuse les yeux baignés de pleurs; il a plu à Dieu de la rappeler à lui; maintenant je serais seule au monde, s'il ne me restait Lenore et sa sœur, elles sont devenues mes enfants d'adoption, les héritières de ma fortune qui est considérable. »

Elle s'arrêta encore, essuya ses larmes et ajouta d'une voix plus ferme :

« Charlotte est une enfant charmante, heureusement dotée, très-pieuse; elle a reçu une excellente éducation, et elle appartient à une famille des plus honorables; sa pauvreté seule pouvait être un obstacle à son mariage, et je suis sûre qu'à présent l'oncle de son fiancé ne ferait plus d'objections, si vous vouliez bien plaider la cause de l'orpheline. »

— Moi, madame? s'écria Marcelle. Comment? De quelle façon? Je ne connais pas...

— Pardon, mademoiselle, vous connaissez beaucoup ce Monsieur; nous avons appris dernièrement qu'il demeure dans votre voisinage, et qu'il est le meilleur ami de M. le baron des Andrays. »

Marcelle jeta un cri et se leva pâle comme une statue.

« C'est Henri que vous voudriez marier à votre parente? dit-elle. C'est de Henri que ces dames parlaient ce matin à Thoraise! Juste ciel! je devine tout maintenant, c'est Henri de Vergranne qui était fiancé à cette jeune fille. »

— Oui, mademoiselle, et si votre amie madame Miller...

— Madame Miller?

— Lenore, puisque vous préférez l'appeler ainsi. Si votre amie ne vous a pas appris dans ses lettres le nom du fiancé de Charlotte, c'est qu'elle ne supposait guère que vous le connaissiez... Grand Dieu! mademoiselle, est-ce que vous vous trouvez mal? ajouta l'alsacienne en s'agenouillant auprès de la jeune fille qui s'était jetée sur la pelouse et cachait sa figure dans l'épais gazon. Marcelle dégagea ses petites mains crispées que l'étrangère pressait entre les siennes, et resta pendant quelques minutes dans un accablement indicible; puis elle s'assit et leva vers le ciel ses yeux secs qui brillaient d'un éclat fiévreux.

— Madame, dit-elle lentement, vous avez cru vous adresser à Antoinette des Andrays.

— Comment? interrompit la voyageuse, vous n'êtes pas?... Ce petit villageois m'avait affirmé cependant... et vous-même...

— Je suis la cousine d'Antoinette, reprit Marcelle d'une voix ferme mais brève, sans intonations. Je suis sa cousine et je puis mieux qu'elle vous être utile. Retournez auprès de vos parentes, madame, et ayez bon espoir. Si mademoiselle Charlotte est vraiment digne de porter l'ancien, l'honorable nom de Vergranne, j'ose vous promettre que l'oncle de Henri donnera son consentement.

— Ah! soyez bénie! s'écria l'alsacienne en joi-

gnant les mains. Puisse la divine Providence vous rendre aussi heureuse que vont l'être mes chères orphelines. »

Marcelle, grave, calme, belle et touchante dans sa douleur muette, regarda cette femme, leva la main comme pour lui imposer silence, et se dirigea lentement vers le pavillon.

Antoinette, qui était là et qui l'attendait poussa un cri en la voyant si pâle.

« Qu'as-tu? qu'est-il arrivé? dit-elle. »

Marcelle se jeta dans ses bras.

« J'ai peur! répondit-elle. Il me semble que tout croule autour de moi. Sur quoi m'appuyer maintenant?... Cousine, que le monde est mauvais, que la vie est amère! Emmène-moi au couvent; là est le port, le salut; là est la nef; celle-là du moins ne sombrera jamais... Ah! tu me l'avais bien dit, l'amour est né de Dieu et ne peut se reposer qu'en Dieu. C'est parce que j'ai oublié cette vérité, parce que j'ai résisté à ma vocation que je suis malheureuse, troublée jusqu'au fond du cœur. Mais je ne serai pas plus longtemps rebelle à la grâce. Je veux te suivre; viens, partons aujourd'hui, tout de suite. »

Marcelle parlait ainsi dans le paroxysme de son chagrin, dans l'égarément de sa douleur; mais quand elle eut rassemblé ses idées, quand elle eut repris possession d'elle-même, elle ne dit plus : Partons aujourd'hui. Outre qu'elle se fût fait scrupule d'offrir à Dieu un cœur tout rempli encore d'affections terrestres, elle ne voulait point abandonner son aïeul qui avait besoin d'elle. Et avant de quitter le monde, il fallait qu'elle s'acquittât d'un grand devoir; elle avait fait une promesse à la parente de Charlotte : dans la famille des Andrays on ne manquait jamais à ses promesses.

VI

Sept mois après, par une froide nuit de janvier, des soldats bivaquaient dans les vignes du baron des Andrays; la neige couvrait le sol et de grands feux brillaient sur les hauteurs. Dans la campagne, ordinairement si paisible, il y avait tant de bruits mêlés et confondus que l'on eût pu se croire sur la grève de l'Océan. Une armée en déroute fuyait, pareille à la marée montante, et les chemins étaient encombrés à ce point que la colombe de l'arche n'eût pu y poser le pied.

Quelques soldats avaient quitté la route, et s'en allaient dans les chaumes, sur la neige durcie, brûlant l'étape et oubliant la fatigue. A une certaine distance de ces malheureux, dont mille obstacles retardaient la marche pénible, se trouvait un jeune homme et une jeune femme qui avaient grand soin de se tenir à l'écart.

L'un des deux au moins semblait connaître parfaitement le pays; ils étaient à cheval, et cependant ils passaient en sécurité dans d'étroits sentiers où les piétons trébuchaient.

Le jeune homme avait le bras gauche en écharpe

et portait fièrement le costume d'officier de francs-tireurs; la jeune femme était voilée et toute enveloppée de fourrures; pourtant le froid avait pâli ses lèvres, et mis sur ses joues de larges taches violettes, mais elle ne se plaignait point, et répondait avec une sorte d'enjouement aux prévenances inquiètes de son compagnon.

« Aie bon courage, Charlotte, lui disait-il, nous approchons d'un bourg où nous passerons la nuit.

— Je suis enchantée d'apprendre que nous approchons d'un bourg et que je pourrai panser votre blessure; mais nous passerons la nuit à Besançon ou du moins nous essaierons d'y arriver avant le jour, répondait la jeune femme; je ne veux pas, moi, que vous vous laissiez surprendre en rase campagne.

— Et moi j'aime mieux en courir la chance que de t'exposer à une si rude fatigue, répliquait vivement le jeune homme.

— Mais je ne suis pas fatiguée, Henri, je ne le suis pas du tout; je pourrais voyager pendant bien des heures encore sans ressentir aucune fatigue... »

L'officier la regarda avec émotion.

« Chère et courageuse enfant, dit-il, que de preuves de dévouement tu m'as données depuis le commencement de cette malheureuse guerre. »

La jeune femme se mit à rire.

« Vous vous entendez à faire d'une mouche un éléphant, répondit-elle. Est-il bien vrai que je mérite des éloges? Voyons un peu: Je m'étais réfugiée en Suisse comme une égoïste et une poltronne... »

— C'est-à-dire que tu es venue sur la frontière lorsqu'on nous a envoyés dans l'Est. Auparavant ne m'as-tu pas suivi dans le Berry, dans les montagnes de la Bourgogne?

— Il est vrai; tandis que vous campiez au fond des bois, je m'installais confortablement dans les villes.

— Et tu passais tes journées dans les ambulances.

— Ah! si vous m'interrompez toujours!... Donc je m'étais sauvée en Suisse et j'y étais bien triste, bien malheureuse, lorsque j'appris que vous étiez blessé. Quelle nouvelle, Henri!... quelle frayeur!... Je pars, je vais voir, je vous rencontre en chemin, nous revenons ensemble... Ne voilà-t-il pas une belle prouesse! Mais songez que si j'étais restée là-bas je serais morte d'inquiétude; tandis qu'à présent je suis presque contente que vous ayez reçu cette blessure; au moins je pourrai vous garder près de moi à Besançon. »

Le franc-tireur hocha la tête.

« Ne t'y fie pas trop, dit-il. Au surplus, si l'on m'ordonne de rester, j'obéirai volontiers; j'ai fait ce que j'ai pu, c'est assez, ce me semble. »

Le caractère du jeune homme se peignait dans ces quelques mots; ardent à entreprendre, prompt

à se décourager, il n'avait rien de stable dans l'esprit.

Charlotte garda le silence un instant, puis elle leva les yeux sur son compagnon et demanda d'une voix expressive:

« Sommes-nous bien éloignés de Vergranne?

— A quatre lieues environ, et chaque pas que nous faisons augmente la distance. Tant mieux, je n'aimerais pas à me rapprocher davantage du vieux château: il m'en coûterait de passer outre, et cependant je n'oserais me présenter chez mon oncle quoiqu'il m'ait pardonné de bon cœur.

— De bon cœur, Henri, en es-tu sûr? Il a consenti à notre mariage, mais il n'a point voulu y assister, il ne m'a jamais vue, et quand tu t'es enrôlé, pauvre ami, il n'a pas daigné m'offrir un asile.

— Sans doute, notre réconciliation ne sera pas l'œuvre d'un jour; mais enfin M. de Vergranne se défait peu à peu de ses préventions. Récemment il a daigné répondre à mes lettres.

— Dix lignes tout au plus.

— C'est beaucoup dans la circonstance. Et ces lignes ne sont-elles pas des choses bien consolantes? Mon oncle me fait espérer qu'il t'appellera bientôt sa chère nièce...

— Ah! non, Henri; M. de Vergranne n'a pas écrit cela; il dit simplement qu'un ange plaide notre cause... il ne nomme même point ce céleste avocat.

— Mais c'est Marcelle des Andrays, je pense, répliqua tranquillement l'officier.

— Vraiment? quelle reconnaissance nous lui devons! comme elle est bonne!

— Très-bonne; c'est une charmante enfant. Mais il est bien naturel aussi qu'elle cherche à me rendre service; nous nous connaissons depuis le berceau et elle a toujours eu de l'amitié pour moi.

— De l'amitié seulement?

— Oui, Charlotte, une sincère amitié fraternelle. J'ai cru pendant quelques semaines que je lui avais inspiré d'autres sentiments, je me trompais.

— Qui vous l'a dit?

— C'est elle-même qui a chargé son grand-père de me désabuser, c'est elle qui a déterminé mon oncle à ne plus s'opposer à notre mariage, ma bien chère Charlotte.

— Cependant elle avait d'abord consenti à vous épouser.

— C'est-à-dire qu'elle s'était efforcée d'obéir à M. des Andrays, comme je m'efforçais d'obéir à M. de Vergranne. Nous avons été aussi satisfaits l'un que l'autre de reprendre notre liberté.

Charlotte se tut de nouveau, réfléchit longtemps et murmura pensivement:

« Elle n'est point mariée encore, cette bonne et généreuse Marcelle?

— Non, je ne le crois pas; elle est fort heureuse chez son grand-père, et d'ailleurs elle a le droit

d'être difficile. Mais si nous changions de conversation, ma chérie ? Tu questionnes, tu questionnes !... Comment veux-tu que je te donne des nouvelles d'une personne dont j'en ai pas entendu parler depuis notre mariage ? Tu es mieux renseignée que moi peut-être, car enfin mademoiselle Antoinette des Andrays écrit à ta sœur.

— Oh ! bien rarement. Une jeune fille qui fait son noviciat ne peut écrire de longues lettres à ses amies. D'ailleurs je suis séparée de Lenore et il ne nous est pas facile de correspondre ensemble. Mais voyez donc, Henri, ces maisons, ces lumières... là, devant nous... C'est un village, n'est-ce pas ?

— C'est le bourg dont je te parlais. Décidément tu ne veux pas que nous y passions la nuit ?

— Non, cher, allons à Besançon, c'est plus prudent. Il faut nous arrêter pendant quelques minutes seulement, pour que je puisse panser votre blessure.

— Encore ma blessure ! C'est le refrain de la ballade... tu la panseras à Besançon.

— Y songez-vous ? Vous avez enlevé l'appareil en m'aidant à franchir les halliers. Par ce grand froid, il serait dangereux de tarder encore à mettre des compresses.

Ils traversaient en ce moment un village où tout était confusion et désordre. Des régiments entiers campaient sur la neige. Officiers et soldats cherchaient un gîte dans les aires, dans les étables ; des chars encombraient les rues, les clos paisibles étaient transformés en parcs d'artillerie, et, dominant tout ce bruit, d'autres troupes filaient avec fracas sur Besançon après s'être frayé péniblement un passage.

« Voilà l'ambulance, dit Charlotte en montrant une maison sur laquelle flottait le drapeau à croix rouge. »

Henri leva doucement les épaules, mais il ne protesta pas autrement, car sa blessure le faisait beaucoup souffrir.

L'intérieur de l'ambulance était paisible et silencieux ; ceux qui l'habitaient n'avaient plus rien à craindre de la guerre ; l'orage passait au-dessus de leurs têtes, et seuls ils restaient calmes au milieu de ce grand bouleversement.

Nos deux voyageurs entrèrent dans une salle qui contenait une soixantaine de lits. Au milieu était une table chargée de préparations pharmaceutiques, de linge effilé, fenestré, coupé en bandelettes. Auprès de la table une religieuse faisait de la charpie et priait, le front incliné, son rosaire enroulé autour de son bras.

Charlotte s'approcha et lui demanda ce qui était nécessaire pour panser la blessure de Henri.

« Permettez que je m'acquitte de ce soin, madame, » répondit la bonne religieuse ; je ne doute nullement de votre habileté, mais quand on souffre du froid on manque un peu d'adresse. »

La jeune femme, qui se dégageait, regarda ses doigts rouges et enflés.

« C'est vrai, répliqua-t-elle, mes mains sont absolument engourdies. »

La religieuse défit le foulard que Henri avait noué sur sa blessure et dit en élevant la voix :

« Ma sœur Marie, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'apporter de l'eau tiède. »

Sœur Marie, une novice remplie de zèle, accourut d'un pas léger ; mais quand elle se trouva en présence de l'officier, elle tressaillit violemment.

« Marceline !... mademoiselle des Andrays !... s'écria le jeune homme stupéfait.

— Mademoiselle des Andrays ! » répéta Charlotte avec émotion.

Déjà la novice avait repris tout son calme.

« Voici une bonne surprise, M. Henri, dit-elle ; je serai bien heureuse de pouvoir donner de vos nouvelles à M. de Vergranne. Mais vous êtes blessé ?

— Pas dangereusement, balbutia-t-il, et en ce moment ma blessure ne m'occupe guère, veuillez le croire ; ce qui me navre, ce qui me paraît inexplicable, c'est de voir mon amie d'enfance... enfin, mademoiselle, comment se fait-il que je vous rencontre dans cette ambulance... sous ce costume ? Vous n'êtes pas religieuse, j'espère ?

— Vraiment si, M. Henri ; cela vous étonne donc bien ?

— Quoi ! s'écria-t-il d'un ton de reproche, vous avez eu le courage d'abandonner M. des Andrays ?

— M. des Andrays n'est pas abandonné, répliqua sœur Marie. Pauvre grand père ! s'il avait dû rester seul, je ne l'eusse jamais quitté ; mais Geneviève a pris ma place auprès de lui, et je vous assure qu'il n'a pas perdu au change. »

Henri ne pouvait se remettre de sa surprise.

« Oh ! répétait-il, voir porter ces humbles vêtements à mademoiselle des Andrays !... »

« Je ne suis pas la première de ma famille qui a pris le voile, dit-elle gaiement, et pour ne parler que de ma cousine Antoinette... »

— Mademoiselle Antoinette est carmélite, interrompit le jeune homme.

— Tandis que je ne suis qu'une pauvre fille de Saint-Vincent-de-Paul, n'est-ce pas, M. Henri ! Que voulez-vous... des goûts et des couleurs... Vous connaissez le proverbe. Mais nous avons assez parlé de moi, ce me semble : ne me présenterez-vous pas madame de Vergranne ? »

Marceline disait tout cela avec un très-grand air et une dignité charmante. Des trois interlocuteurs, elle seule était parfaitement à l'aise, et si calme, si gracieuse, que Charlotte demeurait interdite devant elle.

« Mademoiselle, balbutia enfin la timide jeune femme, oserais-je vous dire que je vous aime sans vous connaître... nous vous devons notre bonheur.

— Et je vous dois le mien, répliqua sœur Marie avec la même dignité sereine. Mais je vais,

madame, vous rendre plus heureuse encore : j'ai lieu de croire... je puis vous affirmer que M. de Vergranne vous recevra avec plaisir quand vous voudrez bien lui faire visite. »

Lorsque Charlotte et son mari eurent quitté l'ambulance, Marceline les regarda s'enfoncer dans les ténèbres, puis elle sourit doucement avec une joie toute céleste.

« Mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie de ne m'avoir point exaucée, quand je vous priais d'éloigner de moi le calice d'amertume, puisque vous deviez sitôt « changer mes gémissements en chants d'allégresse. »

FIN

MICHEL AUBRAY.

LES PREMIERS & LES DERNIERS

(SUITE ET FIN)

XVII

Le temps avait fait son œuvre : presque deux années s'étaient écoulées, les pervenches avaient fleuri deux fois sur la tombe de Michel et un lent apaisement s'était fait dans les cœurs qui l'avaient pleuré avec tant d'angoisses. Ils en étaient, Clotilde exceptée, au silence qui n'est pas encore l'oubli, au regret qui n'est déjà plus la douleur, et pourtant, le bruit qui s'était produit autour de l'obscur destinée de Michel et de son talent tardivement éclos, avait entretenu ce feu sacré qui réchauffe dans les âmes, parmi les vulgaires distractions de chaque jour, le souvenir d'un être cheri et disparu. La presse, qui fouille, pour nourrir la curiosité du public, dans les existences les mieux voilées, avait fait au nom, hier inconnu, de Michel Maurand, une publicité soudaine ; grâce à elle, toute la France savait qu'un jeune sculpteur, plein d'avenir, âme enthousiaste et fière, avait succombé dans le combat de chaque jour contre l'ingrate pauvreté et le dur labeur ; grâce à elle, Michel avait pris rang dans la cohorte des génies méconnus ou qui sont tombés trop vite, Chatterton, Malfilâtre, Chénier, Maurice de Guérin moissonnés avant que d'avoir montré dans sa splendeur le germe éclos en leur sein. Le portrait de Michel se vendait chez les marchands d'estampes, son bas-relief, qui ornait tous les oratoires, produisait une petite rente à sa mère, dernier tribut de son amour filial, soldé d'au delà le tombeau ; des amateurs avaient cherché et soldé des ébauches jetées dans un coin de son atelier ; enfin, une auréole tardive entourait son nom, et la gloire qu'il avait souhaitée était venue alors que son âme se désaltérait à d'autres sources. Sa famille en avait joui, Emmeric avec un enivrement de triomphe et d'orgueil, madame Maurand avec des retours

mélancoliques sur le passé et de vains regrets sur cette destinée arrêtée court avant l'entière floraison ; seule, Clotilde voyait de haut ce renom tardif et goûtait plus de consolations dans le souvenir des vertus ignorées et des combats silencieux qui avaient donné à son frère une impérissable félicité. Elle ne pleurait pas pour lui cette réputation éphémère qui n'eût pas été à l'abri de l'envie, elle ne regrettait pas ces félicités ardentes et trompeuses qui n'eussent pas été à l'abri des orages ; non, elle avait mis son trésor en sûreté dans les bras du Père céleste, et là, elle le cherchait sans cesse : cette ombre, cette âme envolée la détachait de plus en plus de la vie ; la main d'un mort aimé est si puissante pour nous tirer tout à lui ! elle cherchait dans l'éternité son Dieu et son frère, et le monde, le tracassait habituel, les affaires de chaque jour lui pesaient de plus en plus. Le rêve qu'elle nourrissait depuis quelques années s'était accentué : elle se voyait, sa tâche envers la famille entièrement accomplie, vouée à d'autres devoirs et trouvant dans d'autres labeurs un silence, une paix, une union étroite avec le ciel, dont elle avait soif. Le matin et le midi n'avaient pas été éléments pour elle ; elle demandait un religieux asile pour le soir de sa journée, avant le sommeil suprême, avant le réveil redoutable à toute chair. Lorsque le matin, à l'église, elle voyait, inclinées sous leur cape noire, les Filles de la Sagesse qui tiennent l'école et l'asile de Montmorency, lorsqu'elle les voyait passer devant elle, les mains jointes et le front baissé, pour aller s'agenouiller au banc de communion, lorsqu'elle contemplant ces figures diverses, les unes jeunes et radieuses de fraîcheur et de grâce, charmants visages de Bretonnes et de Poitevines, les autres usées et pâles par les austérités et les fatigues,

mais toutes recueillies et tranquilles, rayonnantes d'une ferme foi et d'une ardente espérance, elle sentait grandir dans son âme le désir de les rejoindre et de cacher bientôt sous cette bure aux longs plis sa tête lassée et son cœur qui aspirait à d'autres biens que les biens d'ici-bas.

Autour d'elle, l'existence ordinaire suivait son cours : Emmeric travaillait avec zèle, il avait subi brillamment les deux premiers examens de droit ; madame Maurand, attristée par les ans, par la mort de Michel, par de sourds regrets qu'elle n'avouait pas aux autres, s'occupait de sa Claire et de la maison, mais une sorte de lassitude était au fond de toutes ses actions ; Claire, comme autrefois, se laissait gâter et servir ; comme autrefois, elle aimait la toilette, seulement, était-ce pour elle et son miroir qu'elle se parait maintenant ?... Clotilde se le demanda, et en observant sa jeune sœur durant certaines visites que faisait à la famille un ami de collège d'Emmeric, elle soupirait et pensait avec tristesse à sa propre histoire. Il lui semblait alors que sa jeunesse se levait et passait devant elle ; elle la revoyait avec ses illusions, ses projets, ses rêves ; elle saluait ses espérances trompées, ses fleurs et ses affections tombées comme les fleurs de l'amandier que le vent d'avril secoue et détruit ; il lui semblait parfois que Claire, c'était elle à la fleur de ses ans, et que ce jeune homme, qui la suivait des yeux avec tant de sympathie, revêtait les traits d'un autre, bien vieilli et bien désabusé. Ce qu'elle voyait, ce qu'elle craignait et ce dont elle se souvenait l'inquiétait et la faisait souffrir.

Ce jeune homme se nommait Félix Rémois ; plus âgé de quelques années qu'Emmeric, il était médecin dans une petite commune près de Montmorency ; il venait le dimanche, il se promenait avec son ami, et tous deux, rentrés au logis, passaient la soirée auprès des trois femmes ; on causait tout simplement. Durant les premiers temps, Claire paraissait s'enrayer de la monotonie de cette distraction dominicale ; elle regrettait les promenades dont le deuil de la famille l'éloignait, ses parures remplacées par une robe noire et le gazouillement de ses jeunes amies, qui, elles, faisaient des parties dans la forêt. Mais peu à peu elle s'aperçut avec les yeux de lynx de la jeunesse, que Félix la remarquait, l'observait, la suivait du regard, que ses moindres actions paraissaient l'intéresser, et que, tout en ne lui adressant jamais directement la parole, il parlait cependant pour elle. Il racontait sa vie isolée, laborieuse et studieuse ; il décrivait sa petite maison aux bords de l'Oise où il était seul, tout seul avec une vieille servante ; il montrait de l'amour pour son état et un désir honnête de s'avancer dans le monde, et tout ce

qu'il disait du présent faisait bien augurer de l'avenir, mais, dans cet avenir, il fallait évidemment une femme, ménagère qui tiendrait la maison, compagne qui égayerait le labeur et la solitude ; Claire se demanda bientôt si elle serait l'objet du choix de ce jeune homme, et cette idée lui apparut tout à fait souriante. A côté d'elle, sa mère y rêvait aussi ; elle voyait cette enfant chérie mariée à un excellent homme, dans une situation modeste et douce ; elle se complaisait dans ces images et elle écartait volontairement toute pensée qui aurait pu les obscurcir. Clotilde remarquait surtout, instruite par l'expérience, le côté noir des choses, et ce manque de fortune, qui sans cesse avait entravé sa route, lui semblait devoir entraver aussi les pas de sa sœur. Elle se décida à parler de ses inquiétudes à M. Edme, son conseiller dans les affaires pratiques de la vie, mais elle ne le voyait plus chez elle.

M. Edme sentait faiblir sa robuste santé ; il avait pris sa retraite et ne quittait plus la chambre. Emmeric le visitait fréquemment, et Clotilde quelquefois, moins qu'elle ne l'aurait souhaité ; et tout en méditant un voyage auprès de lui, elle se reportait avec chagrin vers sa jeune sœur, si peu initiée aux peines de l'âme et qui peut-être allait passer par ces mêmes routes de renoncement et de deuil où elle avait laissé sa jeunesse et ses premières émotions.

« Mon Dieu ! disait-elle, au moins soutenez-la comme vous m'avez soutenue ! »

Elle réfléchissait un soir tout en travaillant lorsqu'Emmeric entra vivement chez elle : il avait l'air animé et ses yeux noirs pétillaient de gaieté :

« Que me donneras-tu pour une bonne nouvelle ?

— Ce que tu voudras, dit-elle, c'est si précieux, une bonne nouvelle !

— Oui, et assez rare chez nous, mais la chance va tourner, tu verras. Figure-toi... je pourrais employer autant de circonlocutions que feu madame de Sévigné... figure-toi une nouvelle extraordinaire, excellente, charmante... devines-tu ?

— Non, mon frère.

— Tu ne l'imagineras jamais ! Écoute : Félix vient de me dire qu'il aime Claire et qu'il désire l'épouser.

— Ce n'est pas possible !

— Tu vois bien ! c'est plus que possible, c'est certain. Félix est orphelin, personne ne lui souffle qu'il faut, en mariage, chercher plus de fortune qu'on en a soi-même : il trouve Claire très-aimable, il l'aime, il lui offre sa position, mince aujourd'hui mais que l'avenir améliorera ; il a si bien parlé que je n'ai pu m'empêcher de l'embrasser... heureusement, il n'a pas vu que j'avais les larmes aux yeux... »

Clotilde était comme lui, émue jusqu'au fond du cœur :

« Quel bonheur ! dit-elle, que Dieu est bon ! Félix a l'air si droit et si aimant !

— C'est un digne, un excellent garçon. Pourvu que cette petite péronnelle n'aille pas refuser!

— Ne crains rien. J'avais peur de toute autre chose; je craignais qu'elle n'aimât seule... Mais notre mère... sait-elle?

— Pas encore; allons le lui dire. J'ai promis mon appui à Félix, en me chargeant de son message.

— Pauvre maman!

— Eh bien! quoi? tu te lamentes encore?

— Je pense à maman qui devra se séparer de sa fille.

— Tu lui resteras.

— Ce n'est pas la même chose, dit-elle en secouant la tête avec une entière conviction. »

Madame Maurand fut toute à la joie cependant, lorsqu'elle apprit que sa Claire était aimée et demandée en mariage : elle s'oublia elle-même, comme le font les mères, et ne songea qu'à l'enfant, à son bonheur, à ce bon mari qui la protégerait; à cette petite maison au bord de l'Oise, où elle commanderait, à toutes ces félicités, souvent, imaginaires, qui éclosent à l'ombre du voile nuptial. On appela Claire et sa mère lui exposa la demande de M. Félix :

« Il faut dire oui, maman, je veux bien! »

Elle fut embrassée, complimentée, et Félix, le lendemain, apporta un bouquet blanc, tout simplement cueilli dans son jardin, et une modeste bague de fiançailles.

Deux mois après, le mariage se fit à l'église de Montmorency : les jeunes mariés partirent le lendemain, et madame Maurand resta seule avec Clotilde et Emmeric qu'on ne voyait que le soir.

M. Edme avait fini son modeste déjeuner; il avait regagné, à grand-peine, car il était affaibli et souffrant, la table de travail devant laquelle s'étaient passées les meilleures heures de sa vie; il rangea ses livres : d'une part, un Tacite et un Horace, amis préférés auxquels il revenait sans cesse; de l'autre, des revues savantes dont les recherches et les discussions l'intéressaient toujours; les *Lundis* de Sainte-Beuve dont la critique à la fois si étendue et si délicate ne pouvait laisser insensible un ancien professeur de rhétorique; dans un coin, à portée de la main, il posa un petit volume qui ne figurait pas jadis sur son bureau, et que la mort de Michel y avait amené. C'était dans ce Nouveau Testament, don de M. Anselme à son jeune ami, que Michel avait puisé les secrètes douceurs qui l'avaient fortifié dans ses peines, et son oncle, à la fin d'une existence où Dieu n'avait pas tenu la première place, avait trouvé dans ces pages la Vérité qui l'éclairait, la Vie qui le fortifiait au déclin de l'âge, la Voie qui le conduisait vers une terre nouvelle... Il mit le volume près de lui, en le touchant avec respect, et il allait en lire un chapitre, lorsqu'on frappa à sa porte.

« Entrez! dit-il. »

Clotilde entra et sa visite fut une joie pour le vieillard.

« Eh bien! ma fille, dit-il après le premier échange de paroles et de questions amicales, tout va bien à bord? Vous êtes tous satisfaits? Le jeune ménage?

— Il est heureux, mon oncle : Félix est d'une bonté rare, Claire l'aime de tout son cœur et j'espère qu'elle deviendra une excellente femme. Ils ont fait un petit voyage de noces, jusqu'à Lisieux, pays des heureux, dit le proverbe, où Félix a des parents; on les a bien accueillis, Claire est ravie, et plus ravie encore d'être chez elle et de gouverner sa maison.

— A merveille. Et ta mère! comment supporte-t-elle l'absence de sa Benjamin? mal à ce que je vois, car ton front s'obscurcit.

— Elle ne peut pas s'en consoler, mon oncle.

— Voilà bien ce que je craignais. Ma pauvre sœur n'a jamais eu de discernement dans ses affections, dans ses préférences. Michel et toi, vous méritiez...

— Mon oncle, nous n'avons jamais demandé qu'une chose, c'est que notre mère, si éprouvée, trouvât sa joie dans ses jeunes enfants.

— Je le sais, vous aviez votre trésor ailleurs, vous autres! ah! quelle belle âme que celle de Michel! et qu'il a fait du bien, même après sa mort!

Clotilde serra la main de son oncle et des larmes lui vinrent aux yeux.

« Il a beaucoup souffert, dit-elle, mais Dieu lui a allégé le fardeau. Et cet admirable ami, M. Anselme, avait activé chez lui le goût de la piété et des bonnes œuvres. On pouvait tout demander à Michel pour Dieu et pour notre mère.

— C'est vrai... Mais, dis-moi, que faire pour ta pauvre mère! comment la consoler?

— Si elle pouvait vivre près de Claire, elle serait contente, et Claire et Félix s'en trouveraient bien.

— Oui, mais toi? tu accompagnerais ta mère?

— Mon oncle, serait-il sage d'aller nous installer à deux dans ce jeune ménage? je ne le pense pas. Si j'étais libre, si mon travail n'était pas nécessaire à maman...

— Eh bien! que ferais-tu? Je lis une pensée au fond de tes yeux.

— Si j'étais libre, je me ferais religieuse. C'est mon unique désir depuis dix ans. »

Il fit quelques objections, tirées, il faut l'avouer, de l'arsenal de ses anciennes opinions; elle les combattit doucement et elle lui révéla tout le fond de son âme, de ses longs chagrins et de ses ardentes aspirations.

« Là, je serai satisfaite, Dieu m'y appelle, je le sens » dit-elle en achevant.

M. Edme réfléchit longtemps, fit quelques chiffres sur le papier, et dit enfin :

« Sais-tu, Clotilde, que ce désir peut s'accomplir? Écoute, j'ai recouvré, dans les dividendes

de la faillite qui m'a jadis enlevé mes économies, une petite part de ce que j'avais perdu ; j'en plaçais la rente chaque année afin d'augmenter l'héritage que je vous destine, mais cette rente, je puis la donner à ta mère, et, par là, te conquérir la liberté. Comprends-tu ? »

Elle l'embrassa avec une vive émotion.

« Ta mère ira demeurer avec M. et Madame Félix ; elle apportera un peu d'aisance dans leur maison et s'y trouvera heureuse. Pour Emmeric, son avenir est fixé : aussitôt sa thèse finie, il

entrera comme secrétaire chez M. R., le fils d'un de mes vieux amis, un des avocats les plus occupés de Paris. Il fera son chemin. Et toi ?... »

— Moi, je prierai pour vous tous, mon oncle, et j'aurai goûté le seul bonheur que j'ambitionne encore ici-bas.

— Il faudra donc te dire adieu, ma fille ?

— Au revoir dans le ciel, tous réunis ! »

M. BOURDON.

FIN

SAINTE ODILE

I

LE DUC ATHIC

A douze kilomètres au sud de Strasbourg et dans la plus belle partie des Vosges, s'élève le *Hohenbourg* ou mont de Sainte-Odile. On y arrive par une chaussée romaine pavée d'énormes pierres de taille, à travers les sapins, les hêtres et les merisiers ; le plateau de la montagne est entouré par une triple enceinte de murailles en pierre sèche. Le deux mètres d'épaisseur ; ce mur, appelé le *Heindenmauer* ou mur des païens, après avoir, selon toutes probabilités, enfermé le camp établi sur ces hauteurs par Maximilien Hercule, protégé, au VII^e siècle de notre ère, le palais du puissant duc Athic, auquel Childebert II venait de donner l'investiture du duché d'Alsace. L'habitation, semblable à toutes celles qu'on désignait chez les Francs sous le nom pompeux de palais, était un bâtiment vaste et élevé, construit en bois poli, orné de sculptures grossières ; tout alentour régnait un portique dont les colonnes soutenaient les arcades cintrées. A quelque distance, étaient disposées des maisons de moindre apparence pour les officiers et les guerriers faisant partie de la *truste*, c'est-à-dire de la bande militaire liée à la personne du duc d'Alsace par serment de fidélité. Les habitations rustiques pour les ouvriers et les cultivateurs, presque tous Gaulois, les granges, les chenils, les masures des pauvres serfs, les gynécées où les femmes travaillent la laine et le lin, s'éparpillaient au pied de la montagne et complétaient l'ensemble du domaine du riche Austrasien, dont les possessions s'étendaient bien loin

au delà du Hohenbourg. Au jour où commence ce récit, c'est-à-dire le 13 décembre 656, Athic arpentait d'un pas fiévreux et agité le portique du palais. C'était un homme de trente ans à peine, à la taille élevée, aux traits rudes et fiers ; sa chevelure d'un blond fauve, qu'il portait flottante à la façon germaine, et ses longues moustaches tombant des deux côtés de sa bouche, accentuaient encore l'expression barbare de sa physionomie.

Depuis quatre ans, il était marié à la vertueuse Béreswinde, nièce de l'évêque d'Autun saint Léger, le malheureux rival d'Ebroïn. Le duc Athic désirait vivement un héritier auquel il pût transmettre ses possessions, son titre et son autorité ; car, bien que les fiefs ne fussent pas héréditaires, bon nombre de puissants seigneurs parvenaient, par la force ou la ruse, à les maintenir dans leur famille. Le traité d'Andelot, en 587, donné par Childebert et Gontran, avait, pour un temps, légitimé des prétentions que la faiblesse des rois était impuissante à étouffer. Athic désirait donc un fils dont il pût faire un compagnon d'abord, un successeur ensuite. Chez Béreswinde, ce désir n'était pas moins vif ; l'humeur sombre et violente de son seigneur et maître ne lui faisait la vie ni gaie ni facile, et, penser qu'un enfant viendrait jeter un peu de joie dans sa monotone existence était pour elle le plus doux des rêves.

Chaque jour, elle adressait à Dieu les plus ferventes prières, et, si elle eût été libre, elle eût, comme la mère de Samuel, promis de consacrer au Seigneur le fils dont elle sollicitait la venue. Par ses soins, de nombreuses aumônes étaient distribuées chaque jour ; les abbayes recevaient

de riches dons en échange de leurs prières, et des jeunes avaient été ordonnés pour rendre le ciel favorable au duc et à sa compagne. Enfin, Dieu s'était laissé toucher, et pendant que le duc Athic était occupé dans une expédition guerrière contre les Saxons, pour laquelle Pépin d'Héristal l'avait sollicité, il reçut de Béreswinde un message lui annonçant qu'il leur était né un enfant; le message ajoutait que cette heureuse nouvelle n'avait pas été rendue publique et qu'on attendait le retour du duc pour qu'il agisse selon son bon plaisir. Athic était revenu précipitamment, et précédé seulement de quelques heures par un envoyé. Arrivé depuis peu de temps, il avait fait prévenir Béreswinde et attendait sous le portique, comme nous l'avons dit. Impatient d'une attente qui se prolongeait indéfiniment, il entra dans le palais, franchit d'un pas rapide les salles qui le séparaient de l'appartement de sa femme et se présenta brusquement à l'entrée. La duchesse, le visage morne, les yeux rougis par les larmes, tenait dans ses bras un enfant frêle, chétif, et si pâle qu'on aurait pu le croire mort.

« Eh bien! dit impérieusement Athic, l'enfant?

— Le voici, monseigneur, dit Béreswinde tremblante.

Le duc étendit les mains pour recevoir le petit être.

— Et c'est?... dit-il.

— Monseigneur, c'est une fille....

L'œil bleu du farouche Austrasien s'éclaira d'une lueur féroce.

— Une fille! reprit-il avec un ton plein de violence et de mépris; une fille! gardez-la donc, et il la rejeta brusquement sur le sein de sa mère.

— Dieu ne nous a pas bénis, Athic, reprit Béreswinde, sans paraître s'étonner des rudes façons du duc, vous ne savez pas tout!

— Quoi donc encore?

— La pauvre enfant est aveugle! et la jeune femme montrait à son mari les yeux de l'enfant sur lesquels s'étendait une large taie blanche.

— Aveugle! et une fille! s'écria Athic en frappant du pied; qu'elle retourne au monde des morts duquel elle n'aurait jamais dû sortir! et il levait déjà le bâton de pommier à nœuds qu'il tenait en main à la façon des nobles Francs, mais Béreswinde s'enfuit à l'extrémité de la chambre en serrant sur son cœur la pauvre petite.

— N'offensez pas Dieu, Athic, dit-elle, et quoique ce ne soit pas un fils, laissez-moi cette enfant: elle sera à moi seule, et votre vue n'en sera jamais troublée.

— Certes, ma vue n'en sera pas troublée longtemps, car, sur l'heure, on va la jeter du sommet de la roche du Mennelstein! Pense-t-on que je serai honni et raillé par tous! donnez l'enfant!

— Je vous dois obéissance, Athic, mais vous me tuez avec elle!

— Donnez-moi ce misérable avorton! et le duc, tout prêt à user de sa force, s'avancait sur la

duchesse; celle-ci s'élança près d'une statue de la Vierge, élevée au fond de l'appartement.

— Osez-vous la prendre ici? dit-elle; et ne craignez-vous pas les malédictions du ciel?

Athic s'arrêta à ces paroles, et haussant les épaules avec colère: Malédiction! murmura-t-il.

Béreswinde pleurait et priait.

— Qu'elle ne meurt pas ici, soit! mais qu'elle disparaisse à jamais! dit-il, et si mes yeux la revoient, votre mort suivra la sienne. Je veux que tous ignorent ma honte. Malheur à qui révélerait ce secret; ni vous ni moi n'avons d'enfant: on va annoncer à son de trompe qu'il est venu mort. J'ai dit.

Et le front sombre, l'œil courroucé, le terrible Athic sortit.

II

AGNELLE

Béreswinde, restée seule, se laissa tomber sur une escabelle, et y demeura atterrée, sans larmes ni paroles; un long moment se passa ainsi; ce fut un faible vagissement de l'infortuné petit être qui la rendit au sentiment de la triste réalité. Elle serra son enfant contre elle avec un mouvement de terreur, et colla sa bouche sur la sienne pour étouffer ses cris.

« Tu es morte, première fille d'Athic, lui dit-elle; morte, bien qu'à peine née. Tais-toi! »

Elle revint s'agenouiller devant la statue de bois doré qui l'avait protégée un instant auparavant, et elle pria ainsi:

« Vierge du ciel, vous avez vu, vous aussi, votre enfant persécuté; il était, comme le mien, petit, faible; Dieu vous a fait trouver un refuge. Envoyez-moi une pensée salutaire, une inspiration pour que je sache où cacher ma fille pour la soustraire à la mort, ou bien, tuez-la tout de suite, sur mon cœur, qu'elle ne souffre pas au moins, elle qui n'est pas née pour la joie. Sainte Vierge, je vous la donne, veillez sur elle! » Et Béreswinde élevait vers celle qu'on a appelée la Mère de douleurs, son frère et triste rejeton. Un léger bruit l'ayant fait se détourner, elle vit à quelque distance et agenouillée aussi, sa suivante Agnelle.

« Madame, dit-elle, l'ordre est donné: les hérauts vont publier, à son de trompe, l'ordre du duc Athic; l'un va vers le Rhin, l'autre vers la Meuse, le troisième vers les Gaules; le duc est farouche et sombre: il ne faut plus qu'il retrouve votre fille ici.

— Je la cacherai, dit Béreswinde en enveloppant l'enfant de son large manteau flottant.

— Ma chère maîtresse, il la tuerait.

— Veux-tu donc que j'abandonne mon enfant à des étrangers, aux hasards du sort. Cachons-la, te dis-je; chez toi, Agnelle...

— Ne tentez pas la colère du duc, madame;

son oeil de faucon devinerait la pauvre alouette au fond de la plus mystérieuse cachette.

— Seigneur, aidez-nous !

— Confiez-moi l'enfant, madame, je l'empor-
terai avec moi, je marcherai, jusqu'à ce qu'on
n'aperçoive plus le sommet du bourg ; jela met-
trai à la porte de quelque église ou de quelque
couvent ; le droit d'asile qui protège les méchants
protégera un ange innocent ; et, j'en suis sûr,
Dieu ne l'abandonnera pas. Mais hâtons-nous, la
nuit vient, les hommes vont rentrer dans le pa-
lais, nul ne doit la voir ; donnez-la, ma chère
maîtresse, je vous en prie ! » et Agnelle prit des
mains de Béreswinde la pauvre enfant dont la
naissance était si tristement saluée. La duchesse
voulut essayer quelque résistance, mais le son des
trompettes, annonçant le retour des hommes de
guerre, la rappela à elle ; elle arracha son riche
manteau d'étoffe rouge brodé d'or, et en enve-
loppa sa fille ; elle ôta ses anneaux, ses bracelets,
son collier et les jeta sur l'enfant :

« Tout cela ne remplacera pas les baisers que
l'enfant du plus pauvre esclave reçoit à sa nais-
sance et que tu ne connaîtras pas, dit-elle en
pleurant, mais puissent ces bijoux te sauver de
la misère. »

Puis ôtant une croix plus modeste qu'elle por-
tait sous ses vêtements, elle la remit à Agnelle :

« Ne la quitte pas, lui dit elle, sans lui avoir
fait porter ce signe de la foi ; peut-être plus
tard, plus tard... » les larmes coupèrent la voix
de la triste mère qui, après un dernier baiser, se
laisa tomber à genoux en sanglotant : « Athic !
Athic ! »

Agnelle profita de ce moment de désespoir
pour s'enfuir avec l'enfant ; et se glissant le
long de la galerie elle se déroba avec soin aux
regards de qui que ce fut. Elle parvint ainsi
jusqu'aux murs entourant le palais, les franchit
et prit par la forêt qui, d'assise en assise, conduit
au Champ-de-Feu. Ce fut ainsi que, par un froid
terrible de décembre, à travers la bise glacée, la
suivante Agnelle disparut dans la nuit, empor-
tant entre ses bras la triste héritière du duc
d'Alsace.

.....

Après le repas du soir, où Béreswinde dut
paraître, Athic la suivit chez elle, et promena
dans la chambre un regard inquisiteur et cruel ;
ne voyant rien, il sortit sans avoir adressé une
parole à la pauvre mère qui avait peine à étouffer
ses larmes.

III

LES FILS DU DUC ATHIC

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis les faits
que nous venons de raconter et le duc Athic
régnait toujours sur l'Alsace. La vie et le mou-
vement s'étaient comme doublés en Hohenbourg ;
étaient tous les jours expéditions aventureuses,

chasses hardies, allées et venues continuelles ;
des cabanes des serfs s'élevait un bourdonne-
ment rappelant celui d'une ruche d'abeilles,
partout on travaillait, partout on agissait. Le
duc se faisait accompagner dans toutes ses entre-
prises par ses trois fils : Hugues, Adalbert et
Athic, dont il était très-fier. Il aimait particu-
lièrement l'aîné dont la naissance lui avait causé
une grande joie. Quant à ses deux filles, il les
abandonnait entièrement à leur mère Béreswinde.
Cette dernière vivait dans la pratique des vertus
et consacrait tous ses jours à la prière et aux
œuvres de charité. Elle était chérie de ses en-
fants dont la tendresse un peu bruyante n'avait
jamais pu avoir complètement raison de la tris-
tesse qui se lisait sur son mélancolique et pâle
visage. C'est qu'elle n'avait jamais oublié la
naissance de son premier enfant et les tristes cir-
constances qui l'avaient accompagnée. Bien des
fois, sa prière s'était élevée vers le ciel pour
l'enfant abandonnée ; bien des fois des larmes
étaient montées à ses yeux, en entendant les cris
joyeux de ses fils, et, en voyant ces blondes têtes
rangées au repas du soir, elle avait trouvé in-
juste le sort qui avait fermé la maison paternelle
pour la plus infortunée de ses enfants. Cepen-
dant Agnelle lui avait fait parvenir un message :
elle avait appris que sa fille avait été recueillie au
couvent de Beaume-les-Dames où elle avait reçu
le nom d'Odile. Un jour, Béreswinde réunissant
tout son courage, avait osé intercéder auprès de
son époux pour la pauvre exilée. Le duc lui avait
répondu en fronçant son redoutable sourcil : « Je
n'ai que cinq enfants ; oubliez-vous donc que
« l'aînée est morte en venant au monde. »

Le mois de décembre vit s'accomplir le dix-
huitième anniversaire de cette triste nuit où
Agnelle était partie emportant la petite aveugle
dans ses bras. Le froid était très-rigoureux cette
année-là et les loups descendant par troupes des
forêts des Vosges répandaient partout la terreur.
Le duc décida qu'une grande chasse aurait lieu
contre les hardis carnassiers ; ses fils dont l'aîné
avait seize ans et le plus jeune douze accueilli-
rent cette déclaration avec des cris de joie. Pres-
que aussi sauvages que les animaux qu'ils vou-
laient combattre, ces jeunes barbares ne connais-
saient pas de plus grand plaisir que ces luttes de
fauves contre fauves. Le comte Hugues devait
conduire la chasse avec son père. Des trois, c'était
celui qui semblait le meilleur et le plus généreux.
Il aimait à vaincre et à user de sa force, mais on
ne l'avait jamais vu, comme ses frères, s'acharner
après un ennemi vaincu ni percer de coups un
animal sans défense, ni se disputer pour avoir
le plaisir de battre un serf à coups de nerf de
bœuf. Il donnait volontiers aux malheureux et
s'était souvent apitoyé aux récits naïfs et tou-
chants de la Bible que sa mère aimait à lui faire
entendre, récits que ses frères, en dignes fils
d'Athic, écoutaient d'une oreille impatiente,

sans essayer de les comprendre. Hugues était le seul qui eût au fond de l'âme un reflet de la bonté de Béreswinde. Lorsque la chasse se réunit de grand matin, le fils aîné prit la première place à droite de son père ; c'était un adolescent grand et nerveux quoique très-mince ; sa courte tunique de laine rouge, retenue à la taille par une ceinture de cuir aux clous de fin acier, à laquelle pendait un couteau à lame robuste ; ses longs cheveux blonds, entourés d'un étroit cercle d'or, ombrageaient sur son cou blanc et lui donnaient l'air d'un jeune roi ; ses jambes également nues étaient ceintes de lanières rouges et dorées qui retenaient les chaussures. Le duc Athie, en le regardant, sourit d'orgueil et donna le signal du départ.

Les chasseurs s'élancèrent au grand trot vers la forêt sur laquelle on avait organisé la battue. Ils arrivaient à la lisière du bois, quand un vieillard enveloppé d'une longue robe brune et s'appuyant sur un bâton noueux, s'avança vers les fils d'Athie ; il éleva vers eux, à la manière des suppliants, une branche qu'il avait arrachée au houx épineux. Les jeunes cavaliers semblaient continuer leur route sans vouloir l'apercevoir, mais lui, faisant diligence, se posa en travers de la route : Athie, le plus jeune, fit entendre un murmure de colère, pendant qu'Adalbert poussait brusquement son cheval vers le vieillard ; Hugues l'arrêta en saisissant impérieusement son cheval par la bride.

« Que veux-tu, homme ? dit-il à l'inconnu.

— Quand on est vieux, pauvre et fatigué, que peut-on demander à celui qui est jeune, riche et plein de forces ?

— Quelle langue est-ce-là ? dit le petit Athie ; retire-toi, vieux serf ; et cinglant le vieillard de son souple bâton de coudrier, il mit son cheval au galop et disparut.

— Malheur à qui ne respecte pas ceux qui ont la barbe blanche, dit l'étranger d'une voix haute.

— Malheur ! Malheur ! » répéta Adalbert d'un ton goguenard et il se mit à souffler dans sa trompe en corne de bœuf, de façon à étourdir bêtes et gens, après quoi il poussa un bruyant éclat de rire et suivit son frère.

Hugues avait tiré quelques pièces de monnaie et les présentait au vieillard :

« Réunis toutes tes forces, dit-il, pour gravir le Hohenbourg : tout en haut, tu trouveras du feu, du pain et de la bière. »

Mais le vieil étranger, sans prendre l'argent que lui tendait Hugues, tira de sa besace un petit paquet et le lui donna en disant :

« C'est à toi le meilleur des trois fils d'Athie, que je remets ce paquet ; dévide sans témoins le fil qui le recouvre et tu connaîtras un grand secret. Je viendrai au troisième coucher du soleil chercher ta réponse. Dieu t'éclaire ! »

Hugues mit dans son escarcelle le peloton que

lui tendait le vieillard, et resta un instant rêveur ; quand il voulut le questionner, il ne le vit plus ; alors il alla rejoindre la chasse. Mais il ne s'y montra pas avec son ardeur accoutumée, et attendit avec impatience l'heure du retour.

Le soir lorsqu'il se trouva seul, il ouvrit le mystérieux paquet : un lambeau d'étoffe noire entourait un peloton de fil ; il le dévida et vit bientôt un morceau de parchemin sur lequel étaient tracés des caractères qu'il lut :

« A celui de mes frères qui voudra m'entendre, »
 » sa sœur Odile. Priez le duc Athie, mon père,
 » de me permettre de retourner dans sa demeure
 » ne fût-ce que comme sa servante et la vôtre.
 » Je sais combien ma mère a pleuré à cause de
 » moi. Je prie Dieu de me permettre de la con-
 » naître et de l'aimer. »

Suivait le récit de la naissance et de l'exil d'Odile.

L'ardent désir de revenir dans la maison paternelle éclatait à chaque ligne de la jeune fille. L'éducation de Hugues l'avait peu préparée aux affections de famille, mais la lettre plaintive et touchante de cette sœur inconnue trouva le chemin de son cœur. Après avoir rêvé toute la nuit au meilleur moyen de servir la pauvre exilée, la nature brutale et farouche du jeune leude n'en trouva qu'un : il guetta donc le moment où le duc sortait du palais et s'élancant vers lui, la lettre en main, il lui dit sans préambule :

« Duc Athie, rendez au plus tôt à Béreswinde la fille qu'elle regrette toujours. Je sais que j'ai une sœur et j'ai hâte de la voir. »

Athie jeta autour de lui un regard foudroyant ; heureusement il était seul, et personne n'avait pu saisir les paroles du jeune téméraire ; il saisit la lettre et la déchirant en morceaux, la jeta à terre.

« Je ferai ainsi de qui tiendra en mépris ma volonté, dit-il ; vous n'avez pas de sœur. Je n'ai pas de fille, allez !

— A-t-elle donc commis un grand crime pour mériter tant de colère ? demanda Hugues sans s'étonner de la violence paternelle.

— Elle est morte, vous dis-je ; plus un mot. Je retrouverai les traîtres et les menteurs et leur vie me vengera. »

Hugues eut comme un geste de défi, mais il resta pensif tout le jour. Malgré ses efforts pour se joindre à sa mère, il ne put la rencontrer seule, le duc la retenant à dessein près de lui.

Le soir du deuxième jour, le mendiant reparut au palais de Hohenbourg.

« Qu'avez-vous décidé, monseigneur ? demanda-t-il au jeune homme.

— Où est ma sœur ? dit Hugues.

— Au couvent de Beaune-les-Nonnes.

— Combien faut-il de temps pour y aller ?

— J'ai mis dix jours de marche.

— Retournez vers elle et dites-lui que son

frère Hugues, l'aîné des fils d'Athie, lui rouvrit la maison de son père. Vous la ramènerez jusqu'à l'entrée de Strasbourg, et quand vous serez arrivé dans ce lieu vous me le ferez savoir... et, je le jure, tout ira bien... »

Le vieillard leva les mains au ciel en actions de grâces, baisa la robe du jeune comte, et partit.

Dans les jours qui suivirent, aucun mot sur ce sujet ne fut échangé entre le père et le fils. Parfois le regard du farouche Austrasien s'attachait sur le visage de l'adolescent avec une étrange persistance, mais Hugues ne songeait pas à s'en étonner, car il ne semblait pas même le voir.

IV

RETOUR AU CHATEAU PATERNEL

Les jeunes chefs étaient fort libres de leurs actes, et nul ne s'étonna, un matin, de voir le comte Hugues grouper autour de lui tous les jeunes guerriers de la truste auxquels il avait habitude de commander.

Quand ils furent tous bien armés et à cheval, il donna le signal du départ. Hugues n'emmenait pas, comme d'habitude, ses compagnons par de joyeuses clameurs ; il ne les entraînait pas non plus dans une course folle : sérieux et triste, il semblait méditer profondément ; quoique brave jusqu'à la témérité, il sentait en lui une vague appréhension en pensant à la façon dont son père accueillerait la pauvre bannière. Il espérait pourtant qu'en la faisant revenir avec honneur, escortée de nobles guerriers et conduite par lui, l'aîné et le maître après le duc, ce dernier accepterait la situation.

Après deux heures de marche, ils arrivèrent au lieu convenu, et Hugues poussa son cheval devant l'église qui élevait sa massive construction de briques et de bois, sur une large place irrégulière. Sous le porche, se trouvait le vieillard de la forêt et une femme agenouillée qu'enveloppaient un long voile noir assez épais pour cacher ses traits.

« Vous avez tenu votre parole, bon vieillard, dit Hugues, j'ai tenu la mienne, tout est bien. Est-ce là ma sœur Odile ? »

— Elle-même, dit le vieillard. Odile, voici le comte Hugues qui va vous rouvrir la maison de son père et du vôtre.

— Béni soit-il, dit Odile, en baissant la main du jeune homme, qui l'entraîna vers sa troupe et, la plaçant sur son propre cheval, s'élança en croupe à ses côtés.

— Au Hohenbourg ! dit-il d'une voix forte, et l'on se remit en marche.

— Que pourrai-je faire pour vous marquer ma reconnaissance, mon frère, disait Odile ; le plus ardent de mes vœux a été entendu par Dieu ; et c'est vous qui allez le réaliser.

— Béreswinde va être heureuse et surprise, répondit Hugues ; c'est surtout à elle que je pense. Mais dis-moi d'abord pourquoi l'on t'a chassée ? Avais-tu commis quelque faute ?

Odile, qui avait soulevé son voile, sourit tristement.

« J'avais huit jours à peine, quand le duc Athie m'a exilée. Il était mécontent d'avoir une fille au lieu d'un fils, et il se trouvait humilié que je fusse aveugle.

— Et il t'a chassée ainsi, faible, petite et infirme ! c'est mal ! dit Hugues violemment.

— Il était le maître, dit Odile en baissant la tête ; Dieu veille sur lui !

— Mais qui t'a recueillie ?...

— J'ai grandi au couvent de Beaume-les-Nonnes où la bonne Agnelle m'avait conduite. Jusqu'à douze ans je suis restée aveugle, et c'est Dieu qui m'a guérie le jour de mon baptême ; qu'il soit béni pour ses bienfaits !

Et la jeune fille, les mains croisées sur sa poitrine, attachait sur le ciel un regard plein d'une foi ardente.

Hugues la regardait avec un étonnement mêlé d'émotion.

— Je suis encore plus content de te connaître, dit-il ; tu ressembles à ma mère trait pour trait, et en vous regardant elle et toi, on croit voir les saintes de notre chapelle.

Il m'est venu au cœur un si grand désir de voir ma mère, que je serais morte si je ne l'avais vue. Elle a beaucoup souffert à cause de moi !

— Oui, mais elle ne souffrira plus. »

Odile eut un doux et charmant sourire.

Cependant, on était arrivé au pied de la montagne ; le cor annonçant le retour de la petite troupe avait retenti trois fois, et, trois fois, du château on lui avait répondu.

Odile promenait des yeux étonnés et avides sur la puissante demeure.

« Que Dieu veille sur tous ceux que cette maison renferme, dit-elle ; pour moi, j'y arrive le cœur plein de joie et de confiance.

Dès que l'on toucha le seuil du palais, Hugues envoya un de ses guerriers vers le duc Athie, pour le quérir ; puis, descendant de cheval, il fit quelques pas en avant et attendit son père.

Ce dernier ne se fit pas attendre :

« Que me veut-on ? demanda-t-il d'un ton rude.

A la vue de ce dur regard et de cette attitude farouche, Odile se sentit frappée de terreur.

— Mon père, vous ne me blâmez pas d'exercer l'hospitalité envers qui que ce soit ?

— Sans doute.

— J'ai recueilli cette jeune dame : elle est sans asile et sans pain ; trouvez bon qu'à partir d'aujourd'hui elle dorme sous notre toit et mange à notre table.

Odile s'était agenouillée et priait.

Mais la pensée d'Athie avait été plus vite que

les paroles de son fils. Ses traits commençaient à se contracter dans une colère terrible.

Il souleva le voile qui cachait les traits d'Odile, et loin d'être touché de sa pâleur, de l'expression touchante et tendre de ce doux visage, il proféra un affreux blasphème.

— Cette fille !...

— C'est la vôtre, mon père, c'est ma sœur... Béreswinde l'a pleurée si longtemps !

Un rugissement couvrit la voix du généreux enfant, qui alla tomber, mortellement frappé d'un coup de dague que lui porta son implacable père. Un cri d'horreur partit de toutes les poitrines, et les deux jeunes frères de Hugues, poussant des cris de douleur, s'élançèrent dans le palais pour aller porter cette terrible nouvelle à leur mère.

Odile était tombée sans mouvement et avait été portée à l'écart. Quant à Athic, il contemplait d'un œil encore allumé de courroux le corps du malheureux enfant.

— Mon aîné ! murmura-t-il enfin avec un geste de menace,

V

LE REPENTIR

Il serait difficile de peindre l'épouvante et la douleur qu'inspira le crime d'Athic à tout son entourage ; ses fils le fuyaient, ses filles demeureraient tremblantes devant lui ; quant à Béreswinde, après avoir pleuré sur le corps du pauvre enfant, jusqu'à la chute du jour, elle alla s'enfermer chez elle, pour se livrer sans contrainte à une douleur qui ne devait jamais se consoler.

Le corps du jeune comte était resté sur le quartier de roche où il était tombé : nul n'avait osé le relever. Quand la nuit fut tout à fait venue, et que le Hohenbourg, enveloppé d'ombre, eut refermé ses lourdes portes sur les habitants silencieux, le duc Athic, dont nul n'avait pu percevoir les pensées, monta dans la partie la plus élevée du palais et promena longtemps les yeux autour de lui.

Que cherchait-il ? peut-être la pierre où l'innocent révolté était tombé sous sa brutale main, et qu'il regrettait, comme le lion regrette son petit, mais que l'orgueil l'empêchait de pleurer. Alors, dit la légende, une clarté s'alluma dans la nuit sombre, et grandissant, grandissant toujours, parut comme une nuée lumineuse et éclaira le roc brun et déchiré ; sur le corps du jeune mort, une femme pria ; l'œil de faucon du père reconnut Odile. Une terreur superstitieuse s'empara du barbare ; il recula pour ne pas voir la croix mystérieuse, mit la main devant ses yeux et descendit précipitamment. La nuit fut terrible : une voix vengeresse semblait le menacer sans cesse. Dès l'aube, il donna des ordres pour la célébration des funérailles. Saint Florent, évêque de Strasbourg, vint lui-même présider la triste cérémonie.

Athic, plus sombre que jamais, voulut que le plus grand éclat y fût donné. A la tête de tous

ses guerriers, il suivit la bière que huit moines portaient. Après que, selon l'antique usage, les compagnons du mort eurent jeté sur la fosse encore ouverte la terre de l'amitié, l'évêque Florent bénit la tombe et prononça des paroles émuës sur cet enfant, riche d'avenir et de santé, qui était tombé frappé par la mort, comme un jeune chêne par la foudre : « Dieu bénit les nombreuses familles, dit-il ; prions-le, qu'il rende l'union et la paix à celles qui sont troublées, et qu'il mette la paix où règnent la colère et l'orgueil. »

A ces paroles hardies du saint prêtre, un frémississement passa dans l'assistance et tous les yeux se portèrent sur Athic. Il ne sourcilla pas : ses yeux secs semblaient attachés sur la terre humide où l'on avait jeté les armes de l'adolescent.

Quant la triste cérémonie fut accomplie, chefs, soldats et serfs défilèrent devant lui sans qu'il sortit de son immobilité ; à la fin, avisant une femme couverte d'un voile, il lui dit :

« Allez vers la duchesse Béreswinde, et dites-lui :

« Le duc Athic permet que vous m'admettiez au nombre de vos servantes, de vos servantes, vous entendez ! je fais cela pour apaiser l'âme du comte Hugues, mon fils aîné, mort à cause de vous. »

C'était à Odile qu'il s'était ainsi adressé :

A partir de ce jour elle prit place au nombre des servantes, sans que son humilité, sa douceur ni sa patience se démentissent un instant. Béreswinde, presque toujours malade, recevait les soins de la pauvre fille avec une joie mêlée d'amertume. N'était-ce pas son retour qui avait causé l'irréparable malheur qui les avait tous frappés ? Il fallait pourtant une vertu peu commune pour accepter une place aussi infime dans la maison qui aurait dû être la sienne, et pour se faire la servante de tous. Mais Odile ne songeait guère à murmurer ; le dépit ne devait jamais avoir prise sur cette âme humble et dévouée. Elle eût, bien au contraire, voulu souffrir davantage encore, dans l'espérance que ses souffrances pourraient racheter le forfait paternel.

Une croix de pierre avait été élevée par l'ordre d'Athic à l'endroit du crime, et chaque jour, jusqu'à sa mort qui arriva deux ans avant celle d'Athic, Béreswinde vêtue de deuil, et appuyée sur le bras d'Odile, venait y pleurer et faire sa prière. Athic n'avait jamais reparlé de son fils, mais son humeur avait subi une profonde altération. Maintes fois, il fit venir un prêtre pour savoir de lui, par quels dons il pourrait apaiser l'âme inquiète du comte Hugues, dont il croyait entendre les gémissements quand la tempête déchainait ses vents sur le Hohenbourg. Son ardeur guerrière s'était ralentie, et il se montrait presque doux pour Béreswinde.

Peu à peu aussi, il sentit s'affaiblir l'éloignement qu'Odile lui avait toujours inspiré et il lui rendit son rang parmi ses sœurs.

Dévouée, attentive, pieuse et charitable, la

jeune fille répandait autour d'elle une douceur et un calme dont la bienheureuse influence s'étendait sur les durs habitants du palais, et sur les serfs souffrants des villages. Heureuse de faire le bien, elle vivait doucement, donnant chaque jour une pensée et une prière à son généreux frère, quand cette paix si chèrement achetée reçut de nouveau un choc violent.

Athie se résolut à marier ses filles, et comme Odile était l'aînée, il lui apprit sans ambages, qu'il la destinait à un jeune duc d'Allemagne, son voisin et son allié. Mais Odile avait fait vœu de célibat : elle s'était consacrée solennellement à Dieu le jour de son baptême, et elle opposa à son père une résistance respectueuse, mais inébranlable. La fougue du vieux leude se réveilla et il se montra décidé à user de violence pour se faire obéir. Odile ne trouva que la fuite pour se dérober aux menaces paternelles, et quitta la maison pour aller se réfugier dans quelque couvent de Bavière. Mais laissons encore parler la légende : Le duc Athie instruit de ce départ, se mit à la tête d'une troupe armée afin de poursuivre la fugitive. Il lui fut facile de retrouver ses traces, et il la rejoignit à Fribourg en Brisgau, épuisée par une longue marche et le manque de nourriture ; Odile sentant ses forces l'abandonner, vit bien quand elle aperçut les hommes d'armes qu'elle allait être prise. Cependant elle se jeta dans le fourré d'un petit bois, à la sortie de la ville en s'écriant : — Monseigneur Dieu, aidez-moi ! Aussitôt un rocher s'entrouvrit pour lui laisser un passage, et une source jaillissant au pied de la roche attestait le miracle. « C'est le doigt de Dieu ! » dit le duc avec effroi et il donna ordre à sa troupe d'arrêter toute poursuite, déclarant qu'il laissait Odile libre d'agir comme bon lui semblerait.

Cette fois le barbare s'arrêta pour tout de bon : il permit à sa fille de rentrer au château, et s'en remettant aux prêtres, il entra dans les voies de la pénitence. Il avait beaucoup à expier, mais la miséricorde de Dieu est plus grande que les crimes des hommes, et Athie fut aussi sincère dans son repentir qu'il avait été résolu dans ses fautes. Le château de Hohenbourg fut légué à Odile qui y fonda un monastère pour cent trente filles nobles. Le duc y fit élever une vaste église, à laquelle la jeune abbesse ajouta deux chapelles l'une, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, l'autre dédiée à la Sainte Croix. Cette dernière existait encore en 1844.

La piété et la bienfaisance de la sainte abbesse jetèrent un nouvel éclat, lorsqu'elle fut en possession de plus grands moyens d'action, et son souvenir répand encore sur l'époque barbare de ces siècles lointains un charme indéfinissable : « C'est une suave et divine figure qui éclaire le ta-

bleau où se dessinent, sous les teintes les plus sombres, des traits de férocité incroyable. Elle s'élève pure et chaste, au milieu de ces farouches guerriers qu'un seul de ses regards adoucit, et que ses paroles calment et instruisent. Elle a voué sa vie au rachat de leurs iniquités, et elle traverse cette sombre époque en faisant le bien, en expiant les crimes paternels avec une abnégation entière ».

Vers 670, Athie mourut régénéré et converti ; précédé de quelque temps par la douce Béréswinde, qui s'était endormie silencieuse et résignée comme elle avait vécu. Odile fit construire sur le flanc de la montagne un hospice pour les pèlerins que la réputation de sainteté de son monastère attirait chaque jour. Au pied du mont, elle éleva un nouveau couvent le *Nieder-Münster*, dont les bâtiments existent encore. Quand elle mourut, le 13 décembre 690, toute l'Alsace qui l'avait depuis longtemps proclamée sainte, la pleura. La légende nous dit qu'à l'heure de sa mort, l'ange qui, pendant toute sa vie mortelle, l'avait visitée pour lui apporter les ordres de Dieu, lui apporta la communion. L'ordre fondé par la fille d'Athie se maintint jusqu'en 1534, époque à laquelle mourut sa dernière abbesse, Rosine de Stein.

Pendant les guerres de religion, les monastères eurent beaucoup à souffrir. Plusieurs chapelles de la construction ancienne sont seules restées debout, entre autres celles des Anges, des Larmes, de la Croix ; le style en est sévère, tout y est triste, noir, lourd ; on trouve un peu plus d'élégance dans celle qui renferme le tombeau de la sainte, et où elle est représentée à genoux les yeux tournés vers la nef de l'église. Ces ruines, les seuls restes du plus vaste monument religieux de l'Alsace, sont encore visitées par de pieux pèlerins, ou par des croyants qui viennent demander la guérison de leurs maux : les aveugles sont surtout en grand nombre. La situation du Hohenbourg est une des plus belles des Vosges et celui qui ne serait attiré là ni par la piété, ni par espoir d'un allègement à ses souffrances, pourrait faire l'ascension du mont en simple amateur, il jouirait d'une vue splendide : l'Alsace et une partie du Brisgau apparaissent en un ravissant paysage ; de nombreux châteaux se dressent sur les mamelons les moins élevés de la chaîne ; plus bas, des villes, des villages dont les clochers gothiques se découpent, gracieux ou hardis, sur les tons bruns des toits ou sur la couleur verte de la plaine ; au loin, la flèche d'Erwin qui semble veiller comme une sentinelle et paraît avoir atteint le ciel, partout enfin ce pays plantureux et fertile qui a fait de l'Alsace une des plus belles provinces du monde.

EMILIE CARPENTIER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MANIÈRE DE CONSERVER LES VIANDES ET
VOLAILLES.

Nous croyons utile de faire connaître à nos abonnées la manière de conserver les viandes, poisson, etc., pendant l'époque des grandes chaleurs. Il ne manque certes pas de méthodes de conservation, mais toutes ne sont pas d'une application facile dans un ménage où l'on ne demande le plus souvent à la viande que de se conserver pendant quelques jours.

Un garde-manger exposé au nord conservera dans les plus grandes chaleurs, de la viande fraîche pendant deux jours à moins d'orage.

Viandes. — On peut conserver de la viande fraîche, pendant huit jours en la tenant immergée dans un vase plein de lait écrémé et

même caillé, en la chargeant de pierres pour qu'elle ne puisse surnager et offrir un point quelconque de sa surface à l'action de l'air. Il suffit de la passer à l'eau fraîche et de l'essuyer soigneusement avec une serviette bien propre lorsqu'on veut en faire usage.

On conserve encore la viande en la tenant entièrement enveloppée de charbon de bois bien brûlé, réduit en poudre, et enfermée dans un vase bien clos. Pour s'en servir il faut la laver de manière à la débarrasser de la poussière du charbon, et bien essuyer.

Volailles, etc. — Les volailles, le gibier peuvent également se conserver à la poussière de charbon. Plumées ou dépouillées, ces pièces doivent être vidées et nettoyées avec soin; on remplit l'intérieur de charbon en poudre et on les plonge, de manière à ce qu'elles en soient bien recouvertes, dans la dite poussière.

REVUE MUSICALE

Paris à la campagne. — Esquisse sur Thalberg. —

Paris fait son Tour de France, il s'arrête un mois aux stations balnéaires; il loue de charmantes villas au bord de la mer, il s'installe quelque temps dans de magnifiques châteaux d'où il part ensuite, pour aller demander au monde de la province des spectacles nouveaux, des émotions, des plaisirs qu'il n'espère pas trouver chez lui. Le Bois de Boulogne et la grande avenue des Champs-Élysées n'aperçoivent plus, de quatre à sept heures, les splendides équipages des vraies marquises et des grands capitalistes. Les théâtres agonisants ne poussent plus que quelques soupirs; les concerts deviennent rares; les artistes de toutes sortes vont en villégiature, les uns en chemin de fer, les autres, armés d'un bâton de voyage. Nous allons donc dessiner aujourd'hui un portrait du grand pianiste Thalberg, puisant aux sources absolument authentiques, et suivant parfois, dans ses observations savantes, M. Marmontel, si bon juge en matière musicale.

Sigismond Thalberg est né à Genève, le 7 janvier 1812; une légende autorisée lui prête une origine princière, mais que Thalberg fût, oui ou non, d'une souche nobiliaire, c'est un détail qui

n'a rien de commun avec l'admiration due au célèbre virtuose; le respect que son existence honorable a mérité de la génération moderne, lui est accordé sans conteste. Son enfance se passa près de sa mère, femme d'esprit et de haute intelligence; plusieurs maîtres se sont attribué son éducation musicale; nous croyons être dans le vrai en disant que Thalberg a suivi les leçons de Czerny et de Hummel; la belle sonorité de ce dernier maître a dû guider l'artiste dans ses recherches pour accroître la puissance du piano. Quand à Czerny, il n'est pas de musicien allemand qui n'ait envié ses conseils si précieux pour la perfection du mécanisme. L'extrême facilité et le travail assidu de Thalberg lui firent acquérir, jeune encore, une très-brillante exécution; par un sentiment de coquetterie, il prétendait avoir acquis son merveilleux talent sans étude; il disait aussi vrai qu'Auber, s'accusant de paresse.

Toujours est-il qu'à l'âge de seize ans, Thalberg obtenait à Vienne, de très-grands succès dans les salons et les concerts où il se faisait entendre. C'est en 1828 qu'il publia ses premiers essais de composition et commença ses voyages en Allemagne, ébauchant peu à peu les procédés nouveaux qu'il devait ériger en méthode quelques années plus tard. De 1835 à 1838, Thalberg par-

courut l'Europe, en donnant partout des concerts où il émerveillait les artistes par ses qualités spéciales et les ressources exceptionnelles de sa virtuosité.

A cette époque, la difficulté vaincue et les traits de bravoure étaient le *sumum* de l'art; la grande école de Clementi, de Cramer, de Kalkbrenner, avait encore ses adeptes fervents; mais les talents las des mêmes formules, cherchaient des voies nouvelles, hors de la sonate et des thèmes variés. Thalberg vint leur apporter un secours puissant; c'est dans les salons de Zimmermann qu'il fut entendu lors de ses débuts à Paris, en 1835; le maître de la maison se faisait un point d'honneur d'être le premier à produire, devant de nombreux amateurs, les grands artistes de passage à Paris. Ce soir-là, madame Viardot, Dupré et Bériot complétèrent le tournoi musical. Thalberg eut un succès prodigieux: on s'étouffait pour le voir et l'entendre; ses effets nouveaux paraissaient alors merveilleux; on cherchait à se rendre compte de *visu* des procédés employés par le jeune maître.

La célèbre fantaisie de *Moïse* causa une stupéfaction profonde: on cherchait à deviner le secret de cette sonorité puissante; la belle et large mélodie s'accusant, à chaque strophe, avec plus de force, paraissait un problème, sous ce torrent d'arpèges parcourant le clavier dans toute son étendue; on ne pourrait se faire une juste idée de l'enthousiasme de l'auditoire.

Thalberg, après un séjour prolongé à Paris, commença une longue série de voyages à travers l'Europe; l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Russie lui firent le même accueil d'admiration. Un peu plus tard, les États-Unis et le Brésil lui firent une réception magnifique; il avait acquis une fortune considérable et épousa une fille de Lablache. Lors de sa réapparition à Paris, il donna une série de concerts, salle Erard, en 1862; c'était toujours la même exécution idéale: sonorité onctueuse dans les chants, limpidité transparente dans les traits; il manquait pourtant à toutes ces perfections un peu d'imprévu, la passion communicative; en un mot on l'écoutait avec admiration, mais le cœur ne battait pas en l'entendant.

Thalberg a écrit un grand nombre de fantaisies sur les opéras italiens et français: les plus populaires sont tirés de la *Straniera*, *Moïse*, les *Huguenots*, la *Donna del lago*, *Robert le Diable*, *Beatrice*, la *Norma*, *Eucrée*, *Borgia*, le *Barbier de Séville*, la *Sonnanbula*, la *Muette*, les deux fantaisies sur *Don Juan* et l'andante final de

Lucie. Nous en passons beaucoup de très-remarquables, mais l'œuvre de la plus haute valeur qu'ait laissée Thalberg, c'est *l'Art du chant appliqué au piano*; l'illustre virtuose a pris un soin minutieux à former, par ses transcriptions vocales, les pianistes désireux d'acquiescer ces belles qualités de style, cette large manière de faire chanter l'instrument, ces variétés d'accent et de timbre indispensables à l'art qui cherche la perfection.

Tous les changements de la mode et du goût n'ont rien enlevé à la gloire de Thalberg. Le but poursuivi et atteint par l'illustre virtuose, était de substituer, à l'ancienne école de piano, où les effets brillants reposaient sur la rapidité des traits diatoniques et chromatiques, des formules nouvelles, embrassant le clavier dans une plus grande étendue, et développant le tissu harmonique de la basse la plus grave à la limite suraiguë. Ce problème, en apparence insoluble, a été victorieusement réalisé par Thalberg, dans ses nombreuses fantaisies ou transcriptions vocales et instrumentales. Aussi opéra-t-il une véritable révolution dans la jeune école de son temps. Prudent, Kontski, Goria, Dœhler, Osborne, Godefroy devinrent ses disciples ardents et les propagateurs de sa méthode.

A la grande influence de Thalberg sur l'école du piano, comme compositeur et comme virtuose, il faut ajouter son action comme professeur; non qu'il prit la peine de suivre, mesure par mesure, phrase par phrase, les pianistes qui recevaient ses conseils; mais, quand l'élève avait joué ses morceaux, Thalberg les exécutait, à son tour, en indiquant les nuances et les procédés d'attaque. Jamais d'effets heurtés, jamais de coups de force: toutes les teintes étaient enseignées avec un goût et un tact exquis. On a dit, avec raison souvent, que chacun a la physionomie de son âme. Parfois, aussi, les traits de l'artiste reflètent son tempérament enthousiaste ou rêveur, recueilli ou exubérant. Thalberg en était une preuve frappante. Sa figure fine, distinguée, harmonieuse lui donnait un cachet de noblesse, répété dans toute sa personne. On reconnaissait en lui un homme de race, doué de cette distinction native que ne remplace pas toujours la meilleure éducation. Le regard était fier, le sourire fin et bienveillant. C'était un parfait gentilhomme.

Thalberg est mort à Naples, le 27 avril 1871, dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent. Cet artiste, remarquable à tous les degrés, restera l'incarnation transcendante d'une époque de transition. MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Après les chaleurs impitoyables où l'air est en feu, avant les mélancolies de l'automne et les rigueurs de l'hiver, voici, ma petite Jeanne, une phase intermédiaire, une saison bénie, à la fois poétique et plantureuse... les blanches vapeurs estompent les horizons; les récoltes s'entassent dans les granges et dans les celliers; les balades archaïques, les mélées champêtres flottent sur les sillons dépourillés; et les échanges s'opèrent entre les cultivateurs; les marchés s'engagent aux foires; l'argent sonne et l'abondance met le sourire aux lèvres des fermiers.

Nous ne souffrons plus de la chaleur; le froid est encore loin; nous oublions de nous plaindre! c'est si rare pour nous, pauvres humains, c'est si rare!... tout nous offusque sur la terre et nos langues diverses, riches pourtant en expressions désolées, n'en ont pas encore assez pour traduire toutes nos douleurs, toutes nos tristesses, toutes nos angoisses, toutes nos préoccupations, tous nos chagrins, tous nos ennuis, tous nos griefs et tous nos regrets... une incessante récrimination s'élève de la terre au ciel et ce chœur immense et continu abonde en dissonances :

« Grand Dieu, faites cesser cette chaleur qui me tue! s'écrie l'un en s'épongeant le front.

— Grand Dieu, augmentez cette chaleur dont l'insuffisance me laisse grelotter! supplie l'autre en boutonnant son paletot.

— Ciel, donnez la paix au monde et conservez-nous nos enfants! demandent les mères en larmes.

— Ciel, allumez partout le feu de la guerre et couronnez-nous de gloire! implorent les fils en pressant la poignée de leurs sabres.

— Que la Providence protège le roi!

— Que la Providence bénisse la république!

— Puissent le commerce fleurir, l'industrie prospérer, l'or couler à flots parmi les peuples pour adoucir leurs mœurs en élevant leur niveau moral!

— Puissent les sources factices de la prospérité publique se dessécher et se tarir! les peuples se régénérer dans le travail et dans la pauvreté; les nations retrouver leur virilité dans l'âge de fer!

— Seigneur, faites affluer les campagnes vers les cités : là est le secret du bien-être général!

— Seigneur, dépeuplez ces foyers de perdition qu'on appelle villes pour rendre des bras à l'agriculture, des citoyens valides à leur pays et des chrétiens à leurs croyances!

Et les prières folles ou saintes, les gémissements des nations, des familles, des individus, s'entrecroisent, s'entremêlent et se contredisent dans une étrange cacophonie.... Heureusement, l'oreille divine démêle les notes justes et distingue les supplications légitimes! Jene puis m'empêcher de croire qu'elle a moins à faire en cette saison de bien-être relatif, ma chère Jeanne... de quoi se plaindre par ce temps doux, devant cette belle nature encore souriante, parmi ces populations qui se réjouissent en recueillant le prix de leurs labeurs et le fruit de leurs travaux?...

Pour moi, je remercie la Providence et je me laisse doucement bercer par Elle dans le doux nid qu'Elle m'a construite Elle-même... Ah! je sais bien que les sybarites y sentiraient plus d'un pli aux feuilles de roses, plus d'une épine sous les fleurs!... mais je ne suis point sybarite, grâce à Dieu! et je me résigne facilement à payer de quelques larmes les joies de ma vie...

Ces joies se sont augmentées par la présence momentanée de quelques amis perdus de vue depuis longtemps : les uns reviennent au foyer natal embrasser de vieux parents! D'autres, après avoir essayé de toutes les situations et de tous les climats, après s'être abreuvés à tous les flots étrangers sans s'y désaltérer, après avoir laissé un lambeau de leur toison à toutes les broussailles, ont senti, comme Antée, le besoin de se refaire des forces et une jeunesse en touchant le sol natal...

D'abord nous les reconnaissons à peine et sans doute ils nous trouvaient bien changés aussi; nous avions commencé la vie parallèlement; puis nos voies s'étaient écartées insensiblement et, en continuant de les poursuivre, nous avions atteint des buts bien différents... Il semblait, dès lors, que tout nous séparât et que rien ne dût nous rapprocher... Mais les souvenirs d'enfance sont l'indestructible lien contre lequel l'absence

reste impuissante : en parlant de nos mères, nous avons senti nos cœurs battre et nos yeux se mouiller... les détails enfantins nous sont revenus en foule à la mémoire ; les brouilles en miniature nous ont fait sourire, les gros dévouements, les grands sacrifices qui consistent à partager un fruit ou à subir seul une réprimande pour une faute, commise en commandite, nous ont rendu un tout petit peu de la fierté qu'ils nous inspiraient alors... les affectueux sentiments qui sommeillaient se sont peu à peu réveillés, les mains se sont serrées et les bonnes relations d'autrefois ont repris leur cours.

Malheureusement, il y a quelques ombres au tableau... parmi nos hirondelles, plus d'une a pris au loin des idées fausses et de fâcheuses habitudes... telle femme qu'une mère trop faible avait follement gâtée, a renchéri sur les traditions maternelles et ses enfants mal élevés, tyranniques, insupportables, font parfois désirer le terme des vacances... quand ces enfants-là sont encore en lisière et se barbouillent de confiture, ce n'est que demi-mal : leurs violences et leurs cris finissent par impatienter leurs mères elles-mêmes qui les rendent aux bonnes et les mettent à la porte du salon.

Mais il est de grands enfants qu'il faut subir, hélas ! et que l'on ne peut ni fouetter ni envoyer à la cuisine ! ces enfants-là, s'ils n'ont pas l'âge viril, ne s'en croient pas moins hommes ; et s'ils manquent encore des qualités qui distinguent leurs parents, ils exagèrent les défauts.

Qui fera comprendre aux pensionnaires d'aujourd'hui combien elles gagneraient à se montrer timides ; à calculer moins sèchement leurs chances d'avenir ; à faire preuve d'un peu moins d'arithmétique et d'un peu plus de sensibilité.

Autrefois, on reprochait aux jeunes filles d'être romanesques. Elles rêvaient et rêvaient trop, dit-on. On les a rappelées à la réalité ; on les y a même tellement rappelées qu'elles y sont revenues avec excès. Au lieu de rêver trop, elles ne rêvent plus du tout ! et, franchement, ce n'est pas assez, car il y a des rêves permis, des rêves recommandés, même, de beaux et saints rêves que l'on peut réaliser sous le regard de Dieu et avec sa bénédiction... dès-lors, pourquoi remplacer le cœur par les chiffres et le bonheur par les ambitieuses visées ?...

En attendant que leur existence s'arrange suivant le programme qu'elles ont elles-mêmes tracé, elles jouent de leur mieux leur rôle de filles à marier et il faut avouer qu'il est souvent compris d'une étrange manière... Ah ! pauvres chères petites, quelle idée vous faites-vous du prince millionnaire et charmant que vous attendez pour époux, si vous comptez, pour le séduire, sur les allures et sur les modes en vogue !...

Chère mademoiselle, vous avez un beau front large et uni, un de ces fronts où l'intelligence rayonne... dans le vieux langage on l'eût nommé

un front de reine... pourquoi le cacher sous ces petits cheveux en désordre, coupés irrégulièrement, qui vous taquinent les yeux et vous font loucher parfois comme un bichon quinteux ? Le front est la plus noble partie du visage... les animaux n'ont pas de front... en vous effrontant de la sorte, à quelle jolie petite bête voulez-vous donc ressembler ?

Chère mademoiselle B., votre taille est souple comme un jonc, élégante et ronde comme un jeune bouleau ; pourquoi donc vous cuirasser de la sorte et adopter la raideur d'un soldat sous les armes ?

Chère mademoiselle C., vos mouvements sont naturellement souples et agiles. Enfant, vous aviez des allures de jeune biche ou de gazelle ; c'était votre grand charme ; vous y joigniez la modestie des attitudes et l'on remarquait cette alliance ; mais aujourd'hui, pauvre mignonne, ficelée sur toutes les coutures, vous ne pouvez que disgracieusement et avec difficulté vous mouvoir ; ployée dans vos jupes, comme disent pittoresquement les paysans, vous accusez par trop l'anatomie du corps humain ; perchée sur vos talons, vous devez, pour vous maintenir en équilibre, adopter une façon de marcher automatique et sans grâce qui joint à ces inconvénients celui d'être fort bruyante. Je pourrais vous enseigner un autre infiniement plus grave ! mais... c'est l'affaire des médecins. N'empiétons pas sur leur domaine.

Quant à vous, chère mademoiselle D., que vos yeux bleus seraient séduisants... si vous les baissiez quelquefois ! Que votre voix ferait plaisir à entendre... si vous n'en durcissiez point les intonations en prenant si haut le dé de la conversation ! Que vos manières sembleraient distinguées... si vous les rendiez moins cavalières ! Que votre esprit nous plairait... si vous preniez moins de peine pour nous en éblouir ! Que toute votre personne, enfin, nous séduirait... sans cette grande confiance que vous affichez en vous-même, sans cet aplomb tout masculin, sans cette précoce maturité qui fait de vous une femme quand vous devriez être encore une enfant !

Et, pour finir, chère mademoiselle E..., eh bien, qui me tire ainsi par la manche, sans crier gare ? Est-ce mademoiselle E... qui veut m'arrêter à temps ?...

Ce n'était pas mademoiselle E... ; ce n'était même ni son frère, ni quelqu'un des siens, mais ma petite Louise tout équipée pour sortir. Son chapeau mis le devant derrière, son gant gauche à la main droite et sa ceinture nouée à l'envers, elle se montrait fière d'avoir fait elle-même cette toilette de visite, et il lui tardait sans doute d'en tirer parti.

« Mère, tu oublies donc madame R... ? me dit-elle en enlevant ma plume avec une caressante espièglerie. Tu ne penses donc plus du tout que tu lui as promis de me conduire aujourd'hui chez elle ? Vois-tu comme je suis prête, moi ! Je vais

t'aider à t'habiller pour que ce soit plus tôt fait.»

Comme cela n'eût pas été plus tôt fait, je refusai les bons offices de l'enfant et, quelques moments plus tard, nous sonnions à la porte de madame R... Elle a quitté la campagne pour peu de jours et nous est revenue que pour munir, de provisions d'hiver et de conserves, sa maison de ville qu'elle reviendra habiter pendant une partie de la mauvaise saison.

Elle nous reçut en riant dans son immense cuisine où les cuivres étincelaient aux murailles.

« Je suis en plein coup de feu, dit-elle, et j'ai dû élire domicile entre les fourneaux pour toute la journée; pendant que Marion cueille, j'épluche, je cuis et j'entonne! »

Et du geste, elle me désignait une formidable rangée de bouteilles sur le dressoir.

« Mais c'est la bouteille à l'encre, m'écriai-je en examinant la première venue; on ne voit goutte au travers. Quel mystérieux liquide est-ce cela ?

— Ce n'est pas un liquide.

— Comment ! ce n'est pas ?...

— Non; c'est de l'oseille. Quand la neige couvrira les jardins, que les légumes seront chers et rares; quand la nourriture, forcément échauffante de l'hiver menacera nos santés, il sera fort à propos d'ajouter à nos menus un plat de cette herbe bienfaisante, soit au jus soit à la crème et aux œufs durs.

— J'en conviens et je ne demande qu'à vous imiter; mais pour cela...

— Il vous faut ma recette. La voici :

Éplucher l'oseille en enlevant sa côte médiane; la faire bouillir dans de l'eau salée; égoutter complètement; introduire dans les bouteilles, en façonnant la plante avec les doigts en petits bouchons qui pénétrèrent facilement par le goulot; secouer fortement et souvent pour bien tasser, afin qu'il ne reste pas d'air; fermer ensuite avec un bouchon de liège, comme le premier vin bleu venu. Lorsqu'on veut employer cette conserve,

on la retire de la bouteille en s'aidant d'un crochet de fil de fer que l'on confectionne facilement soi-même, et il est sans exemple qu'elle se gâte en rien.

J'eus la présomption d'améliorer cette recette :

— Mais, répliquai-je d'un air triomphant, au lieu de manipuler votre pâte verte et de jouer du fil de fer comme sur un théâtre de marionnettes, pourquoi ne pas introduire l'oseille dans des bouteilles au large cou ?

— Parce que l'air y pénètre plus facilement et que vous auriez à craindre la moisissure. Croyez-moi, chère amie, ne changez rien à cette recette qui me réussit depuis vingt ans. »

En toute humilité je promis de m'y conformer; et, comme récompense de ma docilité, je fus admise à l'honneur... d'épépiner de l'épine-vinette pour des confitures.

On enlève chaque pépin avec une plume d'oie taillée en cure-dents et c'est vite fait, chacun des fruits contenant un seul pépin; par livre de fruits, on pèse une livre et demie de sucre pour le sirop qui est à son point quand la goutte s'allonge et reste un instant suspendue à la cuiller avant de la quitter; alors on y jette ses fruits et l'on fait faire trois bouillons dont l'écume couvre toute la surface de la bassine que l'on retire du feu entre chacun d'eux. Cette cuisson doit s'effectuer en quatre ou cinq minutes et se faire à la flamme, grâce aux brindilles et aux menus copeaux qu'on jette sur le feu pendant sa durée. On écume ensuite fort soigneusement et l'on ne met sa confiture en pots que le lendemain.

— Mais...

— Mais, incorrigible raisonneuse, c'est à prendre ainsi... ou à laisser. »

J'ai pris, ma Jeanne, et je m'en trouve bien. Je t'envoie donc cette excellente recette sucrée pour envelopper de quelque douceur cette lettre où se trouve plus d'une vérité... non sucrée.

Ta fidèle,

FLORENCE.

MODES

Le Madras à carreaux ou à filets s'emploie pour les costumes actuels, faciles à mettre et plus ou moins élégants, selon l'étoffe à laquelle on l'adapte.

Un modèle que j'ai trouvé assez original, et de bon goût, est celui-ci : Jupon en madras à carreaux de différents tons de bleu, un peu gris, avec petits filets jaunes peu accentués. Deux volants plissés, en tissu pareil dans le bas, par devant; sur la traîne, et seulement en arrière, deux volants semblables sont séparés

par un autre volant de même hauteur en soie marron, plissé.

La tunique en madras a, sur le devant, un large plastron de soie marron, qui rejoint de chaque côté le madras par un revers en haute dentelle ou guipure de fine laine blanche, posée à plat et continuant autour. Cette tunique très-longue est un peu relevée des côtés, sous deux larges pattes de soie marron qui viennent se rejoindre en arrière; elle forme un large flot retombant sur la traîne qui n'est pas du tout re-





Septembre

IMP. TH. DEPUY & FILS, RUE DES PRINCES-ROYAUX, 21, PARIS

4118

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. Rue Drouot, 2

Etoffes et Costumes des Magasins de Petit St Thomas, 27 à 35, r. du Bac.

Parfums de la Maison Guerlain, 15, rue de la Paix, Paris.

levée et se compose d'un seul large pan, terminé en biais. Manches collantes avec plissé de madras, surmonté d'une patte marron, avec petits nœuds de ruban. Dans l'intérieur, garnitures de dentelle blanche comme celle du reste du costume.

Le madras fond écri avec filets de couleur ponceau, bleu, prune, etc., formant assez grand carreau, est particulièrement joli; on l'orne de dentelle écrie brodée de la nuance du filet.

Le *Foulard* est également une étoffe de saison; en belle qualité, il ne se chiffonne pas et fait très-bon usage.

Le jupon d'un costume en foulard est généralement en faille unie, comme à celui que je vais décrire :

Il est de nuance *vin de Bordeaux*. Jupon de faille avec deux petits volants plissés, en pareil. Longue jupe de foulard fond écri très-clair, à rayures en travers couleur vin de Bordeaux, formant comme des portées de musique, assez distancées les unes des autres. Cette jupe, très-tendue par devant, au moyen de fronces de chaque côté, n'a qu'un seul lé derrière fendu dans le milieu, de façon à obtenir deux pans très-pointus rattachés à leurs extrémités sur le bas du jupon. Vers l'endroit de cette fente sont posés deux ou trois nœuds de ruban vin de Bordeaux. Le bord de la jupe est garni d'un volant plissé en foulard en travers, de manière à avoir les rayures en long. La tête plissée de ce petit volant est doublée et un peu dépassée par une autre tête plissée aussi, en faille unie. — Le corsage est forme Garibaldi, ou chemise russe, avec ceinture ronde, en gros grain vin de Bordeaux.

Les basques sont ornées de même que la jupe. Elles doivent être plates, et le corsage avoir fort peu d'ampleur sous la ceinture qui rassemblera bien les fronces en arrière et en avant. Manches collantes et bien épaulées; volants plissés et nœuds dans le bas. Grand col carré au corsage qui sera fermé ou ouvert. Ombrelle en-tout-cas, en faille vin de Bordeaux, doublée d'écoru. — Gants de Saxe. — Touffes de roses vin de Bordeaux, sur le chapeau, et au côté du corsage. — Petit mantelet de foulard rayé, croisant devant, et garni de plissés de foulard avec têtes doubles, foulard et faille unie. Deux nœuds à longs pans sont distancés par derrière, et un troisième l'attache devant.

Les costumes dits *grisailles* en taffetas léger, servent de transition entre les toilettes d'été et celles d'automne. Les plus jolis sont à petits damiers, noir et blanc ou marron et blanc.

On les fait tout en pareil ou mélangés de faille unie. Les garnitures plissées conservent toujours la vogue.

Pour employer moins d'étoffe on peut laisser un petit espace plat entre chaque troisième pli. Cela est d'un assez joli effet. Seulement, en po-

sant les volants sur le jupon, il faut avoir soin de bien placer les espaces en face les uns des autres.

Il se fait de jolies blondes, blanches brodées de noir, destinées à orner ces costumes. On peut n'en mettre qu'à la tunique, et garnir le jupon de petits volants.

Les petites Valenciennes au bord des garnitures font encore très-bien, de même que des effilés, mélangés des deux couleurs du costume.

Il y a aussi différents genres de boutons : ceux de velours noir bombés, ceux d'acier, de métal, et de tout blancs.

Les tuniques se boutonnent beaucoup verticalement. Les robes de jour s'ouvrent peu. Les paletots pareils aux costumes se font toujours très-étroits et assez longs, la plupart sans manches.

Les étoffes d'automne, un peu bourruées et mousseuses, se font simplement, avec ou sans autres tissus. Formes allongées. Ainsi, souvent une seule jupe, avec adjonction de draperies. Quelquefois des quilles de garnitures. Puis aussi des plis en long, soit sur le devant, soit de chaque côté.

Les nœuds de ruban se placent quelquefois d'un seul côté, tout le long du lé qui rejoint celui de derrière. On en voit également sur le devant pour fermer la tunique.

On met encore des poches ornées de longs flots de ruban, ordinairement placées en arrière, pour se mélanger avec les drapés et nœuds de la traine. Le velours noir est très-choisi pour ornement, surtout avec des nuances claires.

Voici une toilette simple de jeune fille où il est employé. C'est pour une petite soirée de casino, ou de campagne.

En mousseline claire, blanche à rayures à jours.

Le jupon, un peu à traine, a deux volants droit fil peu froncés, et tout bonnement ourlés. Jupe très-longue devant, très-peu relevée des côtés en formant plusieurs plis, et bien attachée en dessous du lé de derrière, qui est garni d'un petit volant ourlé, remontant jusqu'à la taille. Il forme une ou deux draperies retombantes, et finit en une queue un peu en biais qui rejoint celle du jupon. Corsage et manches doublés d'une petite mousseline. Le corsage Garibaldi fronce très-peu, sous une ceinture ronde de velours noir. Le bord des basques est garni d'un velours noir large de deux doigts. Le corsage est montant, et à peine ouvert. Il a un col et des revers en velours noir, descendant dans la ceinture. Ruche de tulle ou de dentelle blanche au cou. Nœuds de velours noir sur les manches. Trois nœuds à bouts assez longs se succèdent à intervalles égaux sur le côté gauche de la petite jupe. — Gants de Saxe blancs. — Nœuds de velours noir sur des souliers blancs.

La même toilette en gaze à jours mais a beaucoup de cachet.

Je termine par la description d'une fort jolie toilette de jeune femme, en soie *gris perle*.

Le jupon à longue traine en faille de même nuance, a cinq petits volants de gaze en biais, ornés d'un petit effilé Tom-Pouce blanc. La tunique a deux petits volants semblables.

Boutons de soie blanche par devant.

Le corsage est ouvert et garni d'un joli petit fichu, composé de plis de faille blanche avec deux

rangs de haut effilé de soie blanche. Ce fichu croise devant et les pans viennent se rejoindre assez bas en arrière, au milieu des drapés de la robe avec lesquels ils se confondent dans un mélange de gaze, d'effilés, de ruban et de faille blanche. Bouquet de roses au côté du corsage. Gants et souliers blancs.

VISITES DANS LES MAGASINS

A cette époque, mesdemoiselles, on ne fait que prévoir les modes automnales; les étoffes nouvelles, les tissus qui auront la vogue, ne sont point encore livrés à la convoitise féminine. Nous pouvons cependant vous donner quelques renseignements, grâce à la complaisance que nous avons trouvée auprès des directeurs des magasins du Petit-Saint-Thomas. Ainsi il nous a été montré des tissus d'une fabrication bourette qui me semble un peu se rapprocher de nos tissus de printemps; des étoffes mélangées, des neiges d'un genre nouveau dont on fera le costume complet; les tons restent éteints mais moins indécis, les couleurs s'accusent plus franchement. Les vêtements à peine entrevus restent longs; ils peuvent, sans inconvénient, descendre sur le costume; le peu de développement de la tournure le permet. Ils sont en double cachemire avec bordure de plumes ou de faille effilochée; en drap loutre, vert myrte, feutre, marron doré avec des garnitures de galon assorti; les formes sont gracieuses, nouvelles et de bon goût. Dans les soirées noires, on trouve un choix considérable depuis 5 fr. le mètre jusqu'à 18 et 20 fr.; à 7 fr. la faille est suffisamment belle et garantie.

Disons un mot du linge de maison confectionné. Les tabliers, les draps, les taies d'oreiller ne laissent rien à désirer; ils sont faits avec soin et ornés de broderie, de jours, de dentelle. Les services de table damassés reproduisent des sujets de chasse, des corbeilles de fleurs, des attributs, ceci pour les plus riches. Viennent ensuite les dessins courants, les fleurettes en semés, les bouquets jetés avec encadrement se rapportant au fond. Nous prions de s'adresser directement aux magasins du Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac.

J'ai tenu mes lectrices au courant des perfectionnements apportés dans la teinture des soirées; perfectionnements dus aux inventions successives de M. Périnaud. Peu de maisons, celles qui lui ont acheté le droit d'employer son système de teinture dit à coulisse, peuvent seules offrir les avantages de ce nouveau procédé qui donne aux soies teintes la souplesse et les reflets des belles soies neuves.

Je parle avec certitude des résultats obtenus, ayant vu par moi-même des robes teintes aux couleurs à la mode, rivaliser de souplesse et de couleur avec les belles failles qui leur étaient comparées. Qu'il y a loin de ce progrès à cette teinture qui nous rendait la soie des robes dure, raide et cassante. Aujourd'hui vous pouvez porter une robe teinte qui vous fera honneur. M. Périnaud fait de la teinture des soirées presque une spécialité, ce qui ne l'empêche pas de donner tous ses soins aux costumes teints sans être dé-

cousus, ainsi qu'aux vêtements tout faits. Nous ne saurions trop répéter en vue de l'économie; ne craignez pas de livrer à la teinture les robes de faille claire ou de teintes foncées, elles vous reviendront neuves en sortant de la teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière. Ecrire directement à M. Périnaud.

CORSETS ET TOURNURES

De madame Emma Guelle, 39, boulevard St-Martin.

Le corset est aujourd'hui la partie la plus essentielle de la toilette féminine. Nos modes plates et rejetées en arrière nécessitent un corset d'une coupe parfaite; de lui dépend la grâce du costume. Madame Emma Guelle a bien compris ce qu'exigeaient ces tailles longues, ces hanches effacées, et son corset cuirasse avec le busc articulé, flexible et suffisamment résistant, nous paraît réunir toutes les qualités requises par la mode. Tout en maintenant la taille, il lui laisse son développement et sa grâce, et ne gêne nullement, qualités essentielles et primant toutes les autres. Du reste madame Guelle modifie son corset selon la taille qu'il doit maintenir; aux personnes qui préfèrent les corsets courts, la ceinture parisienne vient en aide en ce qu'elle supprime les fronces du jupon et allonge le corset. — Les prix de madame Guelle sont exceptionnels de bon marché: son busc articulé coûte 3 fr., la ceinture parisienne 4 fr., la longue tournure 3 fr. 50 cent., la petite 2 fr. 25 cent. — Jarretelle tenant les bas sur le corset en coton, 1 fr. 50, en soie 2 fr. 50. Les envois se font franco avec possibilité de renvoyer les objets qui ne conviendraient pas.

HYGIÈNE

Parfumerie de la maison Guerlain, 15, rue de la Paix.

Avez-vous jamais cherché, mesdemoiselles, quel était l'inventeur de l'Eau de Cologne? Moi qui mets tous les parfums bien au-dessous de cette eau, à la condition, toutefois, qu'elle conserve sans l'altérer son parfum frais, exempt de musc, je me suis mis en tête de trouver le nom de cet inventeur en l'honneur duquel on devrait bien, par ce temps d'épidémie de statues, élever une fontaine d'où jailliraient en cascades des eaux parfumées. C'est un italien, Paul Féminis, qui inventa l'eau de Cologne — n'est-ce pas d'Italie que nous viennent presque tous les parfums. — Elle était connue depuis longtemps en Italie et en France sous divers noms lorsque cet italien en introduisit la fabrication à Cologne où elle prit un tel développement que, par amour pour sa ville natale, l'un des fabricants la baptisa de son nom.

Pour qu'une eau de Cologne soit exquise, il faut un esprit de vin supérieur, comme on en trouve seulement en France, et un choix de fleurs et de fruits récoltés dans les meilleures conditions. C'est en employant le dessus du panier et en le soumettant aux procédés nouveaux et perfectionnés de sa fabrication, que M. Guerlain—chimiste distingué—est parvenu à composer une eau de Cologne parfaite, concentrée comme parfum, et conservant indéfiniment la fraîcheur et la suavité de son odeur. On s'en frotte les tempes, on la respire pour dissiper les maux de tête; on en parfume le bain pour détendre les muscles et rafraîchir le corps; on s'en sert pour la toilette, en un mot son usage est multiple.

Un autre produit de la maison Guerlain, aussi parfait en son genre, est le savon Sapoceti au blanc de baleine; c'est à cette substance qu'il doit ses propriétés adoucissantes et celle de conserver indéfiniment les parfums les plus délicats; il reste agréable jusqu'à la dernière parcelle. Nous citerons parmi les odeurs: la rose blanche, l'héliotrope, l'œillet, le géranium, le bouquet, le west end, etc., etc.

..

TAPISSERIES, OUVRAGES DE FANTAISIE

De la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Nous sommes souvent obligée de passer brièvement sur les fantaisies en ouvrages et les nouveautés, que nous choisissons; il est peut-être un peu tôt pour en parler en septembre, mais madame Lebel-Delalande, moins occupée en ce mois qu'en novembre et en décembre, se met très-obligamment à notre disposition pour tous les renseignements que nous allons donner.

Les belles tapisseries, genre ancien, sont toujours fort en vogue, et plus les teintes sont effacées, plus elles ont l'art de plaire. Sous cette influence du goût actuel, madame Delalande a fait copier d'anciens débris de vieilles tapisseries, qui ont une vogue incontestable. Le goût qui

préside, soit au raccord d'un dessin trop usé, soit à la disposition des tons et à la combinaison des couleurs, laisse aux vieilles tapisseries copiées ou remises à neuf le cachet ancien et de vétusté, qui est leur grand mérite. Nous avons vu une collection de ces dessins, disposés pour chaise, fauteuil, écran, coussin, offrant un choix immense, les uns tramés, les autres entourés, avec indication des laines. Les bandes pour portières, rideaux, sont naturellement en harmonie. Madame Lebel a établi un atelier spécial pour la réparation des anciennes tapisseries, Gobelins, Beauvais, etc.

Après les ouvrages de tapisseries, nous désignerons comme petits travaux charmants à offrir pour une fête ou en cadeaux d'étrénnes: des éventails brodés à la main, de petits bouquets de myosotis, de fleurs des champs, de roses, le tout entremêlé de peinture; c'est un genre créé par madame Lebel-Delalande et qui a un vrai succès; des paniers à ouvrage de toutes les formes, appliqués de drap, brodés au passé ou décorés de broderie russe; des porte-cigarettes; des paniers à bonnet, cadeau d'une petite-fille à sa grand'mère, et tous ces travaux en dentelle anglaise, renaissance, Richelieu, de Venise, sous les formes de cravate, de garniture de robe, de fichu, de manche; des aubes, des nappes d'autel d'un très-grand effet et d'un travail courant et facile; les dessins sont souvent tirés d'ornements gothiques.

Nous mentionnerons encore une nouvelle broderie qui s'applique aux meubles et aux tentures; c'est un point de tapisserie compté, fait sur toile batiste écarlate, au moyen d'une grosse toile d'emballage dont on tire les fils, la broderie finie; faite en soie grenat clair, elle se détache en relief. Cette broderie s'encadre de panne—sorte de peluche d'ameublement,—sur laquelle se brodent des points de fantaisie; c'est une nouveauté sur laquelle nous appuyons, parce qu'elle nous sort des appliques de drap et que l'effet en est des plus élégants et des plus artistiques. C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4118

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas, 35, rue du Bac.

Chapeaux de M^{lle} Tarot, 4, rue Favart.

Toilette de jeune fille.—Jupe en faille bleu de ciel, découpée à grandes dents rouletées en pareil, sous lesquelles est placé un plissé de faille, tunique en grenadine bourette bleue et blanche, bordée d'un plissé de faille; devant, à gauche, large quille en faille rouletée, terminée en pointe, et sur laquelle sont disposés des nœuds de faille bleu de ciel. Corsage montant en grenadine, bordé d'un double liseré de faille; dos à longue traîne réunie à la tunique devant et bordée également d'un plissé de faille; cette traîne est ouverte au milieu, à la hauteur de la basque, et les deux côtes sont bordées d'un large biais en faille bleu de ciel, liseré sur la grenadine et rabattu à l'envers; elle est relevée en plusieurs fois au milieu; deux larges bretelles en faille liserée, terminées en pointes devant et derrière, sont placées sur le corsage. Petit col droit liseré; manche en grenadine avec parement relevé, bordé d'un biais de faille et terminée par un sabot composé de quatre plissés alternés grenadine et faille. — Chapeau en paille d'Italie, orné d'une chitocrée bleu de ciel très-fournie; au-dessous, diadème de nœmophiles tilleul et bleu pâle. —

Manteline (1) en matelassé blanc, bordé d'un effilo boulé en laine, au-dessus duquel est posée une garniture plate en plumes bleues; capuchon très-étroit lacé par une corde de soie bleue, et fixé à la taille par un macaron en corde, sous lequel la pèlerine est légèrement relevée.

Toilette de jeune femme.—Robe princesse (2) en faille marron, avec écharpe en Bagnols mousse, crème; petits côtés du dos en Bagnols. La jupe est bordée de trois plissés marron et crème alternés; la draperie crème jetée sur la robe est bordée d'un plissé marron qui en recouvre un en Bagnols mousse; elle est croisée plusieurs fois et arrêtée derrière à droite, sous une agrafe crème, d'où s'échappe un long pan, carré d'un côté arrondi de l'autre, s'étendant sur la traîne; col en faille, liseré de crème; manche en faille, bordée d'un plissé crème que surmonte un plissé marron partant d'un parement plat en Bagnols. (Le devant de cette toilette est à la page 3 du cahier de septembre). — Guirlande de roses variées, rouges, rose chair et jaunes, mêlées de feuillage et de boutons, avec une traîne sous laquelle est placé un nœud de satin à longs pans.

(1) Voir la planche de patrons de ce mois.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 septembre.

Toilette d'enfant (1). — Robe en popeline de soie grise avec plastron évase, en faille gris plomb, partant de l'épaule; il est traversé de deux galons mosaïque avec boutons de nacre blanche disposés en écaille; la robe est boutonnée sur le plastron par des boutons de faille; une rangée semblable est placée sur le côté droit. Dos formant paletot, liseré de faille et orné d'un galon, au bas et au milieu du dos; boutons de nacre le long du galon bordant le paletot, ils partent du milieu et sont disposés sur une longueur de dix centim. Jupe unie en popeline plissée; ceinture en faille sous le petit paletot; poche portefeuille liserée de faille; galon sur la partie rabattue. Manche à parement double et liseré de faille; galon sur le premier parement, écaille de boutons de nacre en biais sur le second. — Chapeau en paille belge, relevé sur le côté, avec double revers en velours noir, et passant de faille blanche entre les deux revers; dessus, plume blanche entourant la calotte et nœud de faille blanche derrière.

GRANDE PLANCHE NOIRE

Modèles de M^{lle} Lecker, 3, rue de Rohan.

1^{er} côté

BANDE, TAPISSERIE PAR SIGNES. Ce modèle servira pour encadrement de rideau ou portière, pouff, coffre à bois, etc.; voir pour les teintes la petite bande en couleur.

2^e côté

ALPHABET pour drap, plumetis (Voir à la page 8, du cahier de septembre, les lettres: V et W).

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 septembre.

PETITE PLANCHE COLORIÉE

BANDE CHIMÈRES, modèle en petit de la bande en tapisserie par signes.

CARTONNAGE

ABAT-JOUR. Imitation de porcelaine opaque; premier tiers.

NEUVIÈME CAHIER

Petite corbeille de table à ouvrage. — Milieu du coussin, paru en août. — Toilette de visite. — Toilette en grenadine. — Dentelle renaissance. — Entre-deux frivolité. — Robe en mousse multicolore. — Col pour enfant. — Deuxième toilette, gravure n° 4119, devant. — Garniture. — Entre-deux, guipure de Venise. — Garniture — Panier à bois. — Chapeau en tulle perlé. — Applique. — Chapeau en tulle. — Dentelle au crochet. — Robe anglaise pour petit garçon de quatre à cinq ans. — Robe princesse pour petite fille. — Costume pour petit garçon de sept à huit ans. — Costume en linon bourrette, devant et dos. — Henriette. — V. — Parure guipure Richelieu. — Botte de baby. — W.

PLANCHE IX

1^{er} côté

MANTELINE, grav. 4118.

ROBE ANGLAISE POUR PETIT

GARÇON de 4 à 5 ans, p. 7.

BOTTE DE BABY, page 8.

} cahier de septembre.

2^e côté

ROBE DE PETITE FILLE.

COSTUME POUR PETIT GARÇON de 7 à 8 ans.

} page 7,
même cahier.

MOSAÏQUE

M. Patin, l'académicien, le savant helléniste, désirait occuper la chaire de littérature grecque en Sorbonne: elle lui fut disputée par M. Victor Leclerc, qui l'obtint. Peu de temps après, parut dans un journal un article brillant et excellent sur les mérites de M. Leclerc; il s'informa, et apprit que M. Patin en était l'auteur. Peut-on rien de plus délicat?

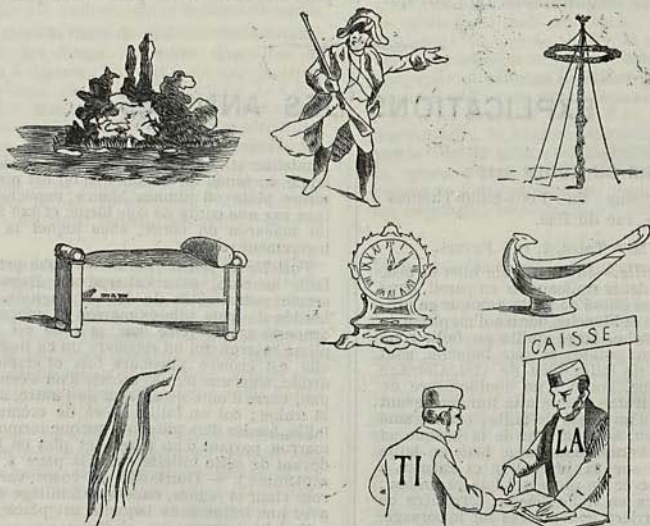
Il n'y a pas de petites choses en ce monde, attendu que Dieu se mêle de toutes.

M^{me} Swetchine.

Les meilleurs conseils sur l'art d'être heureux sont aussi faciles à suivre que celui de se bien porter quand on est malade.

Id

RÉBUS



Explication du rébus d'Août: Il y a loin de la coupe aux lèvres.
Le mot de l'Enigme du numéro d'Août est: Noix.

Le Directeur-Gérant: J. THIÉRY